

UNIVERSITÉ PALACKÝ À OLOMOUC

Faculté des Arts

Département des études romanes

**Le motif du déracinement et de la solitude dans
l'univers d'Edwidge Danticat**

**The motive of exclusion and solitude in the work of
Edwidge Danticat**

Mémoire de licence

Auteur : Šárka Netesalová

Directeur : Doc. PhDr. Marie Voždová, Ph.D.

Olomouc

Zpracování diplomové práce bylo umožněno díky účelové podpoře na specifický vysokoškolský výzkum udělené Ministerstvem školství, mládeže a tělovýchovy ČR Univerzitě Palackého v Olomouci (IGA_FF_2024_011).

Je, soussignée, Šárka Netesalová, atteste avoir réalisé ce mémoire moi-même et avoir noté toutes les références utilisées dans le présent travail.

Je tiens à remercier mon directeur, Madame Doc. PhDr. Marie Voždová, Ph.D., de m'avoir encouragée tout au long de mon travail, merci pour ses conseils pratiques, son temps et surtout sa patience. Merci également à ma famille et mon petit copain qui m'ont soutenue et guidée tout au long de mon écriture alors que je ne savais pas comment continuer.

Table des matières

Table des matières	5
Introduction.....	7
I Thème de la solitude et du déracinement dans la littérature.....	8
I.1 Rôle d'exil dans la création littéraire	8
I.2 Auteur immigrant.....	10
I.3 Source du déracinement.....	12
I.4 Source de la solitude	13
II Auteur dans le contexte de son époque	16
II.1 Enfance de l'auteur en Haïti	16
II.2 Établissement en Amérique	18
II.3 Rôle de la famille.....	19
II.4 Naissance d'une femme écrivain	20
III Réalité de la vie en Haïti à l'époque de l'auteur.....	22
III.1 Situation politique.....	22
III.1.1 Papa Doc ou les temps sombres d'Haïti	23
III.1.2 Tontons Macoutes.....	25
III.1.3 Bébé Doc prend les rênes.....	26
III.2 Situation sociale et économique	28
III.3 Conditions de vie	29
IV Thème de la solitude et du déracinement dans les œuvres de Danticat.....	31
IV.1 Adieu mon frère	31
IV.2 Après la danse.....	32
IV.3 Le briseur de rosée.....	33
IV.4 Déracinement de la famille	36
IV.4.1 Deux parents pour un enfant dans Adieu mon frère	36
IV.4.2 Famille brisée dans Le briseur de rosée.....	39

IV.5	Déracinement de la société	42
IV.5.1	Quête de soi dans Adieu mon frère.....	43
IV.5.2	Redécouverte de la terre natale en soi-même dans Après la danse.....	45
IV.5.3	Diasporas en exil dans Le briseur de rosée.....	48
	Conclusion	51
	Résumé.....	53
	Bibliographie	54
	Sitographie	56
	Annotation	57
	Abstract.....	58

Introduction

L'auteur Edwidge Danticat commence à attirer de plus en plus l'attention sur son travail grâce à ses histoires vivantes se déroulant dans l'environnement de son pays natal, Haïti, et de l'époque à laquelle il a vécu. Grâce à sa capacité à attirer le lecteur au centre de l'action, il éprouve toutes les émotions avec les personnages des œuvres que l'auteur lui-même a vécues dans sa vie. C'est surtout un sentiment du déracinement ou de solitude. Notre objectif est de découvrir quels motifs ces émotions manifestent dans des œuvres individuelles. Et c'est pourquoi ce mémoire vise à analyser ces motifs dans les œuvres *Adieu mon frère*, *Après la danse* et *Le briseur de rosée*.

La première partie de ce mémoire traite de la mesure dans laquelle l'exil a exercé une influence sur l'œuvre de l'auteur, mais aussi comment l'auteur se perçoit-il dans la position d'une immigrée. Nous aborderons également ici les questions du déracinement et de la solitude en tant que telles et la manière dont elles se reflètent dans l'œuvre de l'auteur. Enfin et surtout, nous rechercherons ici les sources de ces sentiments.

Par la suite, nous placerons l'auteur dans le contexte non seulement de son époque, mais aussi du pays, de la culture ou surtout de la famille. Nous connaissons l'histoire de sa vie et découvrirons ensuite dans quelle mesure il s'est reflété dans son œuvre. Nous découvrirons également ce qui a conduit à la naissance de l'auteur. Cela nous permettra de mieux comprendre et d'analyser son travail.

Dans la prochaine partie, nous traiterons de la réalité de la vie en Haïti à l'époque de l'auteur. La première grande question à laquelle nous répondrons ici est quelle était la situation politique ici et ce qu'elle a entraîné. Nous examinerons ensuite la situation sociale et économique dans laquelle se trouve le pays. Enfin, nous décrirons ici les conditions de vie auxquelles la population locale devait faire face au quotidien.

La dernière et essentielle partie de ce mémoire portera sur l'analyse des œuvres elles-mêmes. Nous découvrirons comment se manifestent ici les motifs du déracinement et de la solitude, qui sont les thèmes centraux dans le travail de l'auteur. Dans chaque œuvre, nous analyserons séparément les modalités par lesquelles se manifeste ici le motif du déracinement d'êtres humains, qu'il soit de la famille ou de la société.

I Thème de la solitude et du déracinement dans la littérature

Les lecteurs peuvent rencontrer ces thèmes dans de nombreux livres, quel que soit le genre. La question est cependant de savoir quelle est la source de ces thèmes. Ils sont courants chez les auteurs, mais pas exclusivement, qui n'ont pour la plupart pas passé leur vie dans un seul pays et au même endroit. Et grâce à ces changements géographiques et donc culturels, ils ont développé un sentiment de perte d'identité et de soi. S'agit-il peut-être de sentiments inhérents à l'auteur lui-même et qu'il n'a fait que projeter dans son œuvre ? Et ce miroir de sentiments était-il intentionnel ou non ? Quelle que soit la réponse, les sources de ces sentiments peuvent être variées.

I.1 Rôle d'exil dans la création littéraire

Le rôle de l'exil est fondamental dans l'œuvre de l'auteur, parce qu'il affecte toute sa vie, telle qu'il l'a connue jusqu'à présent. S'exiler, c'est quitter son pays d'origine pour diverses raisons, telles que l'expulsion, la perte de la citoyenneté ou la menace d'un danger personnel. L'arrière-pensée est la plus courante, dont la menace est la persécution politique, raciale ou religieuse. Et il n'en fut pas autrement pour Edwidge Danticat, qui a été contrainte de quitter son île natale d'Haïti pour échapper au régime de François Duvalier qui y régnait. Mais grâce à cet abandon de la terre natale, l'auteur peut éprouver des sentiments ambigus à son égard, parce que « [d]un côté, c'est le chez-soi et le lieu où l'on a ses racines, de l'autre, c'est un monde troublé et complexe unifié par des préoccupations communes, mais néanmoins divisé sur le plan racial. »¹

Quand l'auteur vit en exil, c'est qu'il a laissé ses racines et tout ce qu'il connaissait et prend de nouvelles racines dans un nouveau pays. Cependant, il ne peut pas se débarrasser complètement des anciens, parce que sans eux, il ne survivrait pas. Ainsi, une partie des anciens restent dans son noyau, et de nouveaux s'y ajoutent progressivement. Mais comme le soutient Cécile Rebolledo : « L'extraction des racines laisse le sujet amputé, mais, comme pour une

¹ Bourque Dominique et Hogikyan Nellie, *Femmes et exils : formes et figures*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2010, p. 6.

plante, la trace des racines subsiste ; la transplantation dans un nouveau milieu le modifie à jamais intrinsèquement sans toutefois pouvoir annihiler la présence constitutive des racines. Selon les cas, le sujet peut alors se trouver seul avec la conscience de ses racines tandis qu'il semble parfaitement assimilé au nouvel environnement, ou bien se faire remarquer par ceux qu'il côtoie à présent par sa non-appartenance originelle, par sa différence. »² Et ces deux paysages différents sont liés à travers l'auteur. Parce que « [l]e déracinement est à la fois un départ et une arrivée ; il est une ablation toujours incomplète ; il est connexion parfois invisible, voire indicible, au commencement du moi et au monde antérieur. »³ Nous pouvons donc le comprendre de la manière dont l'auteur porte en lui une part de son pays natal, qui est son essence. Et s'il se débarrassait de son essence, son œuvre n'existerait pas. Cependant, c'est précisément l'exil qui donne à l'auteur la force motrice pour écrire, notamment sur son pays natal et tout ce qui s'y est passé et s'y passe. Parce que « [l]a littérature ne tient pas seulement à la vie de l'écrivain : elle ses racines dans la société où il vit. »⁴ En l'occurrence, dans la société dans laquelle elle a vécu au début de sa vie. « Tous les artistes, et les écrivains parmi eux, ont des histoires — qu'on pourrait appeler des mythes de création — qui les hantent et les obsèdent, » appelle l'auteur il-même cette force motrice.⁵ Alors, le tout début de son mythe de création peut être considéré comme l'exécution de deux jeunes soldats, Marcel et Louis, qui ont défié le régime cruel et l'ont ainsi payé de leur vie. Et même si l'auteur affirme-t-il-même que ce mythe de création, comme la plupart d'entre eux, existe au-delà du champ de sa propre vie, il n'en reste pas moins très présent et même pressant. « Celle-ci joue ce rôle pour moi. Je ne me souviens même pas quand j'en ai entendu parler pour la première fois. J'ai le sentiment de l'avoir toujours connue, d'avoir nourri au fil du temps ma curiosité de détails découverts dans des photographies, des articles de journaux et de magazines, des films, » note l'auteur.⁶ Et c'est précisément ce triste événement de l'histoire de son pays que l'auteur assimile au tout premier mythe de création, le mythe même d'Adam et Eve. « Si on remonte au plus grand de toutes de mythes de création, les tout premiers, Adam et Eve, avaient désobéi à l'être supérieur, qui les avait créés du chaos, et défié l'ordre de Dieu de ne pas manger ce qui a dû être la plus désirable des pommes. Adam et Eve furent alors bannis de l'Eden, ce qui fait que désormais nous

² Rebolledo Cécile, *L'Écriture féminine du déracinement dans le roman français contemporain*, Colorado, 2017. Mémoire de licence, Faculty of the Graduate School of the University of Colorado, Department of French and Italian, Directeur Warren Motte.

³ Ibid, p. 5.

⁴ Canate René, *Une forme du mal du siècle : du sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, Slatkine Reprints, Genève, 1967, p. 93.

⁵ Danticat Edwidge, *Créer dangereusement*, Grasset, Paris, 2012, p. 16.

⁶ Ibid.

pointons tous à l'horloge de la vie et donnons naissance dans la douleur. »⁷ Avec cela, l'auteur veut nous dire que tous les mythes de création impliquent la désobéissance suivie d'un châtement cruel. Néanmoins, Marcel et Louis ont payé le prix ultime, tandis que l'histoire d'Adam et Eve traite de l'exil. S'ils avaient été exécutés pour avoir goûté la pomme et ainsi désobéi au commandement de Dieu comme ces deux hommes ont été exécutés, leur histoire aurait pris fin et nous ne serions pas en mesure de la raconter davantage. Mais c'est précisément parce qu'ils étaient exilés que leur histoire a survécu et avec elle la vie sur terre, parce qu'il s'agissait d'un bannissement plutôt que d'une exécution.

Et tout comme de nombreuses histoires naissent essentiellement d'une certaine forme de bannissement ou d'expulsion, les histoires d'Edwidge Danticat sont nées d'un exil forcé. Elle peut ainsi écrire sur tout ce qui s'est passé et continue de se produire dans son pays natal et transmettre les histoires. Elle essaie de nous dire que lorsque nous quittons un lieu, ce n'est pas le moment où l'histoire se termine, mais plutôt le moment où elle commence réellement, ou du moins recommence.⁸

I.2 Auteur immigrant

Lorsque l'auteur est contraint à l'exil à la suite des événements, de force ou par choix, il devient un immigrant dans un nouveau pays. Mais deviendra-t-il aussi un auteur immigrant ? C'est une question très importante à laquelle il n'y a pas de réponse claire. « Ce qui est certain, c'est qu'il soit volontaire ou forcé, l'exil annonce des tensions déterminantes sur le plan de l'identification et de l'appartenance. Il produit des déstabilisations et des défis fondamentaux en ce qui concerne la perception et l'articulation de l'identité culturelle, » ajoutent Dominique Bourque et Nellie Hogikyan.⁹

Dans son livre *Créer dangereusement*, l'auteur raconte également comment l'exil a influencé sa vision de lui-même en tant qu'artiste. Elle évoque l'histoire de Marcel et Louis comme première influence. « Leur mort a été certainement parmi les événements les plus choquants et a poussé beaucoup, comme mes parents par exemple, à partir. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles je vis aujourd'hui aux États-Unis, et écris dans une langue qui n'est

⁷ Ibid.

⁸ Bellot Gabrielle, *On Danticat, Camus, and the Art of Exile*, In : *Literary hub* [en ligne], © LITHUB, 30.1 2019, [page consultée en 2024], disponible sur : <https://lithub.com/on-danticat-camus-and-the-art-of-exile/>.

⁹ Bourque Dominique et Hogikyan Nellie, *Femmes et exils : formes et figures*, p. 5.

pas mienne. Et suis sans doute une immigrante, une artiste, une artiste immigrante à l'œuvre, » décrit-elle la séquence d'événements commençant par la mort des soldats déjà mentionnés, grâce à la mort desquels de nombreux Haïtiens peuvent vivre.¹⁰ Ce qui mérite vraiment d'être mentionné, c'est la propre déclaration de l'auteur quant aux raisons pour lesquelles il n'écrit pas ses livres dans sa langue maternelle, le français. Elle attribue cela à l'exécution des deux hommes. Il semble que Duvalier ait également exécuté quelque chose en elle au même moment. Ainsi, même s'il prétendait qu'il n'avait pas exécuté de vrais Haïtiens, mais des rebelles étrangers, ce jour-là, il a sans aucun doute exécuté une partie de la femme haïtienne qui vivait en Edwidge Danticat.

Puis, elle poursuit en évoquant le lien entre l'écrivain et le lecteur et dit, quelles que soient les circonstances, qu'elles soient diaboliques ou parfois réjouissantes, il se transforme inévitablement en un citoyen loyal du pays de ses lecteurs. Il paraît qu'elle essaie de se distancer le plus possible d'Haïti et de tout ce qui y est associé. Elle joue même avec l'idée, si les lecteurs du nouveau pays de l'auteur trouvent dans ses œuvres quelque chose à laquelle ils peuvent s'identifier, il devient un auteur de leur nationalité. L'auteur tente ainsi de briser la frontière imaginaire entre écrivains et lecteurs.

Le paradoxe reste que ce que l'auteur fuit de son pays natal le poursuit sans cesse et finit par le rattraper. Dans ce cas, l'auteur fuyait la mort, et même s'il a réussi à s'échapper dans le monde réel, elle est toujours présente dans ses pensées. Il est constamment en insécurité et essaie constamment de quantifier le prix qu'il a dû payer pour avoir la possibilité de vivre en exil. Ou comme elle le dit elle-même : « ... l'artiste immigrant doit calculer le prix du rêve américain en chair et en sang. Et cela tout en vivant avec les peurs "ordinaires" de tout artiste. Est-ce que je sais vraiment d'où je viens ? Est-ce que je saurai jamais vraiment où je suis ? Et si quelqu'un a dû mourir pour que je puisse rester ici, est-ce que j'appartiendrai vraiment à cet "ici" un jour ? »¹¹ Ainsi, dans une tentative d'échapper à ce qu'il était dans son pays natal et de devenir un citoyen fidèle dans un nouveau pays, surgit un auteur qui n'a sa place nulle part et qui est plein d'insécurité. Il porte en lui des éléments du déracinement de sa société et de sa culture d'origine, mais malgré tous ses efforts, il ne parviendra jamais à s'enraciner pleinement dans la société qui lui a accordé l'exil. L'auteur il-même prouve de manière convaincante cette

¹⁰ Danticat Edwidge, *Créer dangereusement*, p. 26.

¹¹ Ibid, p. 29.

difficulté d'enracinement lorsqu'il dit : « L'artiste immigrant partage avec tous les autres artistes le désir d'interpréter et si possible de refaire son propre monde. »¹²

I.3 Source du déracinement

Afin de comprendre ce que signifie le mot « déracinement » dans le contexte de l'œuvre de l'auteur, il faut d'abord le définir correctement. Les définitions suivantes sont très pertinentes : « Situation d'une personne arrachée à son pays et à son milieu d'origine, » et « [é]tat de celui ou de celle qui est coupée de ses racines familiales, culturelles, etc. »¹³ Il s'agit donc d'une personne qui a été arrachée, ou qui s'est arrachée à tout ce qui constituait l'essence de sa personnalité.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'exil entraîne de lourdes conséquences, surtout si l'auteur vient d'une société qui perçoit les traditions comme faisant partie de l'identité. Lorsqu'un auteur doit quitter son pays natal, c'est comme laisser derrière lui une partie de sa vie et de lui-même. Il doit rompre avec ses racines et commencer une nouvelle vie ailleurs, ou bien chercher refuge dans un autre pays. Ceci est également confirmé par Elaine Campbell et Pierrette Frickey lorsqu'elles disent : « Dans la culture où la tradition est essentielle à la préservation de l'identité, la disparition de la tradition aurait des conséquences tragiques. »¹⁴ Cela entraîne des sentiments d'incertitude, de perte, de solitude, mais avant tout, l'auteur a le sentiment de ne pas s'intégrer et de ne pas avoir sa place. Mais quand ces auteurs ont-ils commencé à paraître et comment peut-on les classer ? « Aux environs des premières décennies du XXe siècle, en effet, s'est répandue en Europe une espèce nettement identifiable d'écrivains, qui n'étaient pas, ou s'ils vivent encore, ne sont pas chez eux dans leur patrie ni ailleurs dans le monde et qui, du point de vue affectif et intellectuel aussi bien qu'existential et culturel, ont connu l'expérience de l'exil, celle de l'émigration et de l'étranger, celle en fait du déracinement, est la réponse claire d'André Karátson. »¹⁵ Cependant, selon lui, il ne s'agit pas d'un groupe ou d'un mouvement cohérent, dans son ensemble, il les appelle lui-même la famille de l'esprit.

¹² Ibid, p. 30.

¹³ *Déracinement*, In : *La langue Française* [en ligne], La langue française © 2024, 18.2 2024, [page consultée en 2024], disponible sur : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/deracinement>.

¹⁴ Campbell Elaine and Frickey Pierrette, *The Whistling bird*, Lynne Reinner Publisher, Colorado, 1998, p. 5. (propre traduction)

¹⁵ Karátson André & Bessière Jean, *Déracinement et Littérature*, Université de Lille 3, Lille, 1982, p. 19.

La source originelle du déracinement est donc la sortie de sa terre natale. Elle est en outre alimentée par le désir de l'auteur d'appartenir quelque part. Mais s'enraciner dans un nouveau pays n'est pas si simple. Et c'est comme si l'auteur se tenait chaque pied à un endroit différent. Il a toujours un pied dans le sol et il craint de le lever de peur de perdre l'essence qu'elle lui a donnée. Et il a déjà mis son autre pied dans le nouveau pays, mais il craint de mettre les deux pieds ici parce qu'il craint de ne pas être accepté. Et justement, la société qui rejette les immigrants dans son pays est un autre fait qui intensifie le sentiment du déracinement. Cette expérience d'être rejeté est le thème de nombreux autres auteurs, comme le confirme la mention suivante de l'auteur à propos de l'un d'eux : « L'artiste immigrant, comme l'a souligné Toni Morrison dans son discours du Nobel, sait ce qu'est vivre dans les marges de villes qui ne supportent pas votre présence, des hameaux qui ont besoin de votre travail mais ne veulent pas de vos enfants dans leurs écoles, des villages qui n'acceptent pas vos malades dans leurs hôpitaux, des grandes villes qui exigent que vos aînés, après une vie de dur labeur, déménagent et aillent mourir ailleurs. »¹⁶ Il n'est pas surprenant que cette demi-acceptation ne soit en réalité rien d'autre qu'alimenter le feu du sentiment du déracinement.

Une autre source de ce sentiment est le doute constant de l'auteur. Des doutes sur lui-même, sur la justesse de ses démarches, sur le prix à payer pour que l'auteur vive. Cependant, si l'auteur ne doutait pas de lui-même, il ne pourrait jamais vérifier que ses démarches dans le nouveau pays étaient correctes. Nous pouvons transformer ces doutes, qui provoquent initialement un sentiment du déracinement, en un processus d'enracinement. « Doubter de soi est probablement une des étapes de l'acclimatation à une nouvelle culture. Une phase incontournable pour la plupart des artistes. En tant qu'artistes immigrants, pour qui tant de choses avaient été sacrifiées, tant de rêves repoussés, nous doutions déjà beaucoup, » décrit l'auteur lui-même ce processus.¹⁷

I.4 Source de la solitude

La solitude est un autre des nombreux sentiments que l'auteur éprouve en exil, et c'est le plus fort. Ce qui est caractéristique de ce sentiment, c'est qu'il peut provenir de n'importe quoi. Par exemple, Edwidge Danticat a connu la solitude pour la première fois

¹⁶ Danticat Edwidge, *Créer dangereusement*, p. 16.

¹⁷ Ibid, p. 31.

lorsque ses parents l'ont quittée et ont émigré aux États-Unis pour préparer les conditions de leur arrivée ultérieure, ainsi que celle de leurs frères. Mais la solitude n'est pas forcément conditionnée par le fait d'être seul. Une personne peut se sentir complètement seule même lorsqu'elle est entourée de nombreuses autres personnes, surtout si elle a été contrainte d'abandonner son monde et de chercher refuge dans un nouveau. Ce type de solitude peut être bien pire que d'être vraiment seul. La solitude ne vient pas de ce qui est ou non autour de nous, ni du nombre de personnes qui nous entourent. La solitude vient de notre cœur, c'est un sentiment dévastateur qui vient de l'intérieur. Cela peut créer une sorte de distance avec tout le monde et avec tout, mais notamment avec soi-même. Bourque et Hogikyan appellent cette distance « l'exil intérieur » : « Loin des lieux de l'origine, à distance des paysages quittés, c'est-à-dire au-delà de l'expérience de l'exil géographique, l'exil intérieur est associé à un état d'esprit/d'âme, à une condition d'altérité et d'« étrangéité » au niveau du soi. Le sujet de l'exil intérieur ressent une distance, non pas en relation avec un groupe humain ou un territoire qui lui sont étrangers, mais en relation avec lui-même. »¹⁸

Ce sentiment comporte beaucoup de négativité. Se sentir seul dans un monde surpeuplé, c'est se sentir vulnérable. Tout cela pousse au point de devoir mettre tous ces sentiments sur papier. Et c'est pourquoi les auteurs qui ont l'expérience avec à l'exil, dans leurs œuvres, ont souvent tendance à mettre l'accent sur ce qu'une personne éprouve après avoir quitté un monde et en même temps être entrée dans un nouveau, afin de faire face à ces sentiments. « Leur solitude, leur constant besoin de se pencher sur eux-mêmes avec une sensibilité exacerbée, l'attrance qu'exercent sur eux la déchéance, l'humiliation et la mort, cette réalité métaphysique des épaves, leur immense besoin d'écrire pour rendre exemplaire leur mal, [...] »¹⁹ nous confirme Karátson dans cette déclaration.

Il n'est pas surprenant que tous les auteurs ayant connu l'exil aient développé une relation forte et significative avec le thème de l'étranger.²⁰ Ils se sentent eux-mêmes comme des étrangers. Soit parce que la nouvelle société ne les a pas acceptés, soit parce qu'ils sont toujours les mêmes personnalités entourées de très nombreuses personnes diamétralement différentes. Lorsqu'une personne est la seule à être différente des autres, elle se sent encore une fois seule. Ou comme le prétend Karátson : « Tous, auteurs et personnages, sont des personnes « déplacées », ailleurs dans la vie, ailleurs dans le monde, en rupture avec la société par rapport

¹⁸ Bourque Dominique et Hogikyan Nellie, *Femmes et exils : formes et figures*, p. 37.

¹⁹ Karátson André & Bessière Jean, *Déracinement et Littérature*, p. 20.

²⁰ Ibid.

à laquelle ils se situent. »²¹ Nous pouvons en conclure que l'auteur immigrant ne sera jamais complètement enraciné dans son nouveau monde et se démarquera toujours, c'est-à-dire qu'il se sentira seul.

²¹ Ibid, p. 21.

II Auteur dans le contexte de son époque

Premièrement, nous avons l'obligation de connaître l'auteur en tant qu'être humain et le monde dans lequel son histoire s'est déroulée, et ensuite seulement en tant que créateur de livres, dont nous traiterons plus tard. Comprendre le livre signifie comprendre la personne dont la main a créé les lignes. Sans cela, nous ne pourrions jamais comprendre pourquoi chaque mot a été utilisé. Alors, « [...] nous devons donc nous placer à l'extérieur du monde purement littéraire et réinsérer l'œuvre et son auteur dans un contexte social et culturel bien défini, » ajoute Ulrich Fleischmann.²²

II.1 Enfance de l'auteur en Haïti

Edwidge Danticat est née à Port-au-Prince en Haïti en janvier 1969. Avec son jeune frère, elle est née dans une famille haïtienne tout à fait ordinaire. Néanmoins, son destin n'a pas été aussi ordinaire qu'on pourrait s'y attendre. Malgré le fait que la partie de la vie de l'auteur passée ici n'a pas été très longue, il nous offre de nombreux stimuli de sa petite enfance qui méritent réflexion.

Comme le prétend l'auteur il-même, son enfance a été brisée en deux parties. La première était encore en présence à la fois de sa mère et de son père, la seconde se caractérise déjà par l'absence de ces personnes importantes dans la vie de l'enfant.²³

Par conséquent, elle considère que la première partie de l'enfance est la période allant de la naissance à environ quatre ans et demi. Cependant, comme elle n'avait que deux ans lorsque son père est parti aux États-Unis, nous pouvons nous attendre à ce qu'elle n'a pas beaucoup de souvenirs dans lesquels son père est présent. Néanmoins, un souvenir très fort de lui est resté gravé dans sa mémoire, à savoir : « Et ce dont je me souviens le plus de mon enfance avec ce rôle ; c'est ce que les gens m'ont dit que papa m'apportait des cookies après le travail.

²² Fleischmann Ulrich, *Écrivain et société en Haïti*, Centre de recherches caraïbes, Montréal, 1976, p. 5.

²³ Ile en île, *Edwidge Danticat. 5 Questions pour Île en île*, In : YouTube [en ligne], 8.6. 2013, page consultée le 6 juin 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Lc-2-kGRZwo&t=908s>. (propre traduction).

Mais c'est vraiment un souvenir emprunté. »²⁴ Mais à cet âge précoce de l'enfant, tous les souvenirs ne sont pas clairs, qu'il s'agisse de la mère, du père ou de la fratrie.

La deuxième partie de son enfance est marquée par un événement très significatif, à savoir le départ de sa mère pour rejoindre son père aux États-Unis. La petite Edwidge et son frère, encore plus petit ont donc été laissés à leur tante et à leur oncle. Comme nous l'apprend le récit de l'auteur, cette pratique consistant à laisser les enfants « derrière » pendant que leurs parents construisent leur chemin vers un meilleur avenir n'était pas particulièrement unique. « J'étais avec mon oncle et ma tante, qui étaient à la maison avec de nombreux enfants laissés par d'autres parents. Il y avait des cousins, il y avait d'autres enfants avec nous, » rappelle Edwidge.²⁵ Malgré les moments difficiles qu'elle a vécus en Haïti sans ses parents, elle se souvient avec émotion du temps qu'elle a passé ici. Surtout les choses les plus ordinaires, comme prendre des mesures pour qu'un cordonnier fabrique des chaussures ou prendre des mesures pour coudre un uniforme scolaire. Et en parlant d'école, une autre mémoire émotionnelle sort de la bouche de l'auteur, à savoir : « D'autres souvenirs que j'ai : ma mère m'a envoyé tôt à l'école. C'était difficile parce que l'école était très dure. »²⁶ Même ces premiers moments difficiles sont crédités d'avoir fait d'Edwidge la femme écrivain que nous connaissons aujourd'hui.

Cependant, le souvenir et l'aspect le plus important de son enfance est tout autre chose, et c'est l'idée toujours présente d'un départ imminent d'Haïti.

« Il y a quelque chose auquel j'ai pensé toute mon enfance. C'est quelque chose que j'ai réalisé après le départ de ma mère. J'ai passé presque tout ce temps à penser que je pouvais partir n'importe quand. Donc vraiment vous avez le sentiment que vous attendez. Vous passez toute votre enfance à espérer vivre ailleurs. C'est comme si vous y étiez, mais vous n'y êtes pas. Cela ne m'a pas affecté à l'école. Mais il y a beaucoup d'enfants que je connais qui vivent dans la même maison que moi. J'avais un cousin qui avait une famille au Canada qui était dans la même situation mais qui ne faisait vraiment rien à l'école. Parce qu'il a toujours pensé qu'un jour il partirait. L'année prochaine je ne serai peut-être pas là, le mois prochain je partirai peut-être. ... Vous pensez toujours que vous avez une vie ailleurs. Je pense que c'est un aspect très

²⁴ Ile en île, *Edwidge Danticat. 5 Questions pour Île en île*, In : YouTube [en ligne], 8.6. 2013, page consultée le 6 juin 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Lc-2-kGRZwo&t=908s>.

²⁵ Ile en île, *Edwidge Danticat. 5 Questions pour Île en île*, In : YouTube [en ligne], 8.6. 2013, page consultée le 6 juin 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Lc-2-kGRZwo&t=908s>.

²⁶ Ile en île, *Edwidge Danticat. 5 Questions pour Île en île*, In : YouTube [en ligne], 8.6. 2013, page consultée le 6 juin 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Lc-2-kGRZwo&t=908s>.

important de l'enfance. Les enfants rêvent toujours. ... J'ai mis longtemps à réaliser que j'avais passé tout ce temps à imaginer que ma vie était ailleurs. Il n'y avait donc pas de véritable permanence là où j'étais. Mais nous avons une bonne structure, une bonne relation avec mon oncle et ma tante, qui étaient avec nous. Et j'ai connu beaucoup d'enfants dans la même situation. C'était l'enfance où nous ne nous sentions pas nécessairement abandonnés. ... Et aussi, il y avait cet aspect là-dedans où vous étiez hors de la réalité que les autres ont. Et tu as aussi une vie qui continuera quand tu ne seras plus un enfant qui continuera ailleurs. »²⁷

Nous pouvons voir ainsi que le déracinement faisait partie intégrante de sa vie depuis sa plus tendre enfance, car elle éprouvait le sentiment de ne pas faire partie de la réalité dans laquelle vivaient les autres et que sa vie se déroulait loin de l'autre côté de l'océan.

II.2 Établissement en Amérique

La prochaine partie importante de sa vie se déroulera déjà dans un autre monde, de l'autre côté de l'océan – aux États-Unis, New York pour être exact. Son père a été le premier à émigrer, suivi de sa mère. Comme déjà mentionné, la petite Edwidge et son frère sont restés sur l'île d'Haïti et ont attendu. Ils ont attendu que vienne le moment où ils partiraient chez leurs parents et commenceraient ainsi la vie dans la réalité dans laquelle ils avaient déjà un pied dans leurs pensées.

Ainsi, au cours des années 1980, l'auteur a quitté son pays natal alors qu'il était jeune fille pour commencer une nouvelle vie dans une autre réalité avec sa famille. Cependant, comme elle le prétend elle-même dans une interview à l'*African American Review*, Haïti n'a jamais complètement disparu : « Haïti est et sera toujours l'un des deux endroits, les États-Unis étant l'autre, que j'appelle le domicile. Haïti est l'endroit où je suis né et Haïti a été mon premier endroit où j'ai vécu. Je suis comme la plupart des Haïtiens vivant avec mes pieds dans les deux mondes. Je vais en Haïti autant que je peux. J'ai encore beaucoup de famille là-bas. J'ai toujours vécu dans des communautés haïtiennes aux États-Unis, alors même si j'ai quitté Haïti, cela ne

²⁷ Ile en île, *Edwidge Danticat. 5 Questions pour Île en île*, In : YouTube [en ligne], 8.6. 2013, page consultée le 6 juin 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Lc-2-kGRZwo&t=908s>.

m'a jamais quitté. »²⁸ Haïti est donc restée dans son cœur, alors qu'elle a dû s'adapter à sa nouvelle maison à New York, une partie de la ville appelée Brooklyn.

En devenant immigrants, nous nous attendrions à ce qu'ils soient confrontés au racisme. Cependant, cela ne s'est pas produit pendant de nombreuses années, ou du moins l'auteur le pensait. Et c'était exactement jusqu'au moment où la manifestation du racisme visait si directement sa personne. Nous pouvons ressentir ce moment à travers les mots suivants en se souvenant de l'auteur : « J'ai vécu dans une atmosphère entièrement haïtienne, entièrement noire et entièrement caribéenne jusqu'à ce que j'aie à l'université. Je n'ai pas vraiment fait face à un acte raciste conscient que j'ai reconnu jusqu'à ce que je me rende à Brown et que des joueurs de football ivres qui marchaient derrière moi dans la rue me traitent de chien brun. Je me souviens avoir pensé ce jour-là, alors c'est ce que ça fait. Peut-être parce que j'étais protégé à l'intérieur de ma communauté, je ne l'ai pas reconnu comme dirigé vers moi jusqu'à ce que ce soit aussi évident. »²⁹ C'est peut-être à ce moment qu'Edwidge a senti qu'elle n'appartenait même pas à ce pays et à cette société, mais pendant de nombreuses années, elle ne l'a pas ressenti grâce à la protection offerte par son peuple. Alors, c'est la prochaine étape de sa vie à laquelle elle redevient une femme déracinée.

II.3 Rôle de la famille

Comme pour tout le monde, la famille de l'auteur a joué un grand rôle dans la formation de sa personnalité. Dès le début, il s'agit de l'absence de la famille la plus proche, leurs parents, qui a eu une très grande influence sur elle. Étant l'aînée de tous les enfants, elle devait souvent s'occuper de ses frères plus jeunes. « Je suis l'aînée et j'ai trois frères, donc j'ai toujours été une sorte de mère de substitution dans la famille, je suppose, dit-elle quand elle s'ouvre sur le sujet personnel. »³⁰ En l'absence de ses parents, elle a assumé le rôle de mère auprès de son frère André, mais qui a assumé le rôle de parent auprès d'elle ? C'est sa tante et son oncle à qui Edwidge a été confiée et qui l'ont également élevée. Ce n'est pas si surprenant que plus tard elle les appelle aussi ses parents, ou du moins, elle mentionne ses deux pères.

²⁸ Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 345. (propre traduction)

²⁹ Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 348.

³⁰ Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 355.

« Mon dernier livre s'appelle *Brother, I'm Dying* et c'est un mémoire de mes deux pères si vous voulez — mon père et mon oncle qui m'ont élevé, l'auteur explique l'importance des relations familiales. »³¹ Elle-même dit que : « Dans le mémoire, je revisite ma propre relation avec les deux hommes qui étaient mes pères. »³² Pour être précis, ce livre est l'œuvre autobiographique de l'auteur, dont le thème de la famille et des relations familiales est la pierre angulaire. Et ce n'est pas le seul, de nombreux autres livres traitent de la question de la relation entre une fille et un père ou une fille et une mère. Il est donc bien évident que le rôle de la famille a exercé une influence très significative sur l'auteur dans la formation de sa personnalité et plus tard aussi dans son œuvre.

Un autre cas où la famille a joué un grand rôle est dans la naissance du désir de devenir femme écrivain. L'auteur vivait dans une maison avec de nombreux membres de sa famille élargie, et chacun pouvait ainsi laisser sa marque sur lui. Et c'est l'une de leurs grands-mères qui lui a laissé le plus grand et l'a ainsi amenée à l'idée de devenir femme écrivain. Il est donc possible que sans sa famille nous n'aurions pas l'occasion de lire aucun de leurs livres aujourd'hui, parce qu'aucun n'existerait tout simplement.

II.4 Naissance d'une femme écrivain

Si nous voulons savoir jusqu'où vont les racines littéraires de l'auteur, il faut remonter à sa petite enfance. L'auteur il-même affirme de manière convaincante que son écriture découle de la narration : « Les racines de mon écriture ont également commencé dans la narration. J'ai eu la chance de partager une chambre quand j'étais petit enfant avec une grande conteuse, la mère de la femme de mon oncle, grand-mère Melina. Elle avait presque cent ans quand elle est venue vivre avec nous. Son corps était déchiré par la maladie. Elle souffrait d'arthrite invalidante, mais elle était une conteuse animée. Même maintenant, je pense encore à l'une de ses histoires lorsque je rencontre certaines situations. Elle semblait en avoir un pour chaque situation. »³³ Elle enchaîne en rappelant que l'idée initiale était aussi de devenir conteuse, mais cela n'a pas été possible à cause de sa timidité. « En raison de cette exposition

³¹ Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 351.

³² Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 351.

³³ Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 346.

précoce à la narration et de mon amour pour celle-ci, je savais que je voulais être une conteuse. J'étais timide, donc c'était un problème. Personne ne voudrait entendre les histoires animées que ma grand-mère Melina racontait de ma voix timide. Alors quand j'ai commencé à lire, j'ai vu une façon silencieuse de raconter des histoires et j'ai voulu raconter mes histoires comme elles étaient dans les livres. Je ne me souviens pas jusqu'où cela remonte, mais c'était la première fois que je réalisais que je voulais être écrivain. Je ne savais pas que j'irais aussi loin, mais l'écriture reste la passion de ma vie, en plus de ma famille, bien sûr. Je l'adore et je ne peux pas imaginer ma vie sans ça, » sont des mots spécifiques qui sont sortis de la bouche de l'auteur.³⁴ Il est donc absolument clair que sans l'influence initiale du récit, nous ne connaîtrions pas la femme écrivain Edwidge Danticat telle que nous la connaissons aujourd'hui. Son commentaire de clôture sur cette partie de l'effet sur elle se lit comme suit : « Ce genre de narration quotidienne, ainsi que la narration plus structurée, ont été de grandes influences littéraires. »³⁵

Comme autre influence, elle mentionne la variété d'auteurs qu'elle lit depuis l'enfance, qui a également changé avec le changement d'environnement. Elle nous donne ici une sorte de liste des auteurs les plus importants qui lui ont laissé assez pour pouvoir les citer : « En Haïti, curieusement, nous ne lisons jamais nos propres écrivains à l'école, quand j'y étais. Avant de déménager aux États-Unis à douze ans, je lisais Émile Zola, Flaubert et d'autres, mais jamais des écrivains haïtiens. Le premier livre que j'ai lu quand j'ai déménagé ici en français était les *Maîtres de la rosée* de Roumain, *Amour, Colère, Folie* de Maire Chauvet et *Mémoires d'une Amnésique* de J. J. Dominique. Tous trois sont des écrivains haïtiens. Plus tard, quand j'ai pu lire l'anglais, j'ai aussi lu toutes les pièces de théâtre, essais et romans de James Baldwin en un été. J'ai adoré Amy Tan et son roman *The Joy Luck Club*. J'ai aussi particulièrement aimé Sandra Cisneros, Jamaica Kincaid, Alice Walker et bien sûr Mme Morrison, Toni Morrison, ma préférée de tous les temps étant *Song of Solomon*. »³⁶ Et ainsi la petite fille qui voulait raconter ses propres histoires qui touchaient le cœur de beaucoup de gens est devenue une femme qui met ces histoires profondes sur papier pour que chacun puisse y trouver quelque chose à laquelle il puisse s'identifier.

³⁴ Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 346.

³⁵ *Ile en île, Edwidge Danticat. 5 Questions pour Île en île*, In : YouTube [en ligne], 8.6. 2013, page consultée le 6 juin 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Lc-2-kGRZwo&t=908s>.

³⁶ Adisa Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, vol. 43, n° 2/3, p. 348.

III Réalité de la vie en Haïti à l'époque de l'auteur

Qu'une personne le veuille ou non, l'époque dans laquelle elle vit la définit. La réalité qui l'entoure devient partie intégrante de lui. Cela peut laisser beaucoup de bien en lui, mais s'il n'est pas joli, cela peut laisser des cicatrices sur le corps comme sur l'âme. Et même si nous y échappions, nous ne pourrions jamais y échapper complètement. Parce que même si nous échappons à cette réalité, cela ne veut pas dire qu'elle cesse d'exister, seulement nous n'en faisons plus partie, mais elle continue d'être la nôtre. Et finalement, elle nous rattrape toujours, soit dans nos pensées, soit dans nos actions, nous obligeant à revenir.

III.1 Situation politique

Edwidge Danticat est née dans peut-être la pire période politique d'un pays à l'histoire déjà très triste. Il s'agit d'une période de dictature qui est entrée dans l'histoire du monde avec son horreur. Le régime dictatorial de François Duvalier surnommé « Papa Doc » n'a pas d'équivalent dans l'histoire moderne.

Néanmoins, cette période a été précédée de nombreuses années par la suprématie de la minorité mulâtre, qui ne représente que 10 % de la population haïtienne. La population négroïde n'a pas aimé cela et a appelé au changement, parce que l'élite mulâtre s'est placée dans une position plus élevée et en a profité. Ainsi, avec la vision d'un meilleur avenir, Duvalier est arrivé au pouvoir, mais les Haïtiens ne savaient pas que des temps encore plus sombres les attendaient. « Avec François Duvalier, la population nègre, qui représente 90 % des Haïtiens, découvre qu'un des siens peut être doué et compétent alors que, depuis un siècle et demi, le pouvoir et les richesses sont confisqués par la minorité mulâtre qui traite les Nègres en sous-hommes. Exploitant cette image, Duvalier défend l'idée d'une lutte des classes entre Nègres et Mulâtres, où les premiers seraient appelés à diriger le pays. Se comptant parmi ceux-ci, il s'efforce d'incarner la revanche du peuple nègre sur l'élite mulâtre, » clarifie la situation de Catherine Eve Roupert.³⁷ Il n'a pas utilisé son pouvoir en faveur de la population opprimée, comme cela semblait au départ, bien au contraire. Après son accession, il a commencé

³⁷ Roupert Catherine Eve, *Histoire d'Haïti, La première république noire du Nouveau Monde*, Perrin, Paris, 2021, p. 225.

à affirmer son pouvoir par l'intimidation, les exécutions et l'envoi en exil des personnes gênantes. La corruption et le copinage sont également devenus monnaie courante et même les meurtres ou les viols de femmes n'étaient pas étrangers à son règne. Après sa mort, la présidence est passée à son fils Jean-Claude Duvalier, dix-neuf ans en tant que plus jeune chef d'État de l'histoire, qui a mis en œuvre certaines réformes, mais n'a pas empêché la poursuite de la corruption. Même après la mort du tyran, Haïti continue de se retrouver dans une ère de dictature alors que son fils a simplement repris ses rênes.

III.1.1 Papa Doc ou les temps sombres d'Haïti

François Duvalier était le quarantième président d'Haïti, qui est entré dans l'histoire avec sa dictature. Son mandat a duré de 1957 à 1971. Avant d'entrer dans la sphère politique, il a travaillé comme médecin, puis il fut ministre du Travail et de la Santé. Il a par ailleurs participé à un projet de vaccination dirigé par le ministère américain de la Santé. À cette époque, une épidémie d'une maladie grave appelée « le pian » éclate en Haïti, pour laquelle il invente une poudre analgésique, ce qui lui vaut le surnom original de « Bon Papa Doc » de la part de ses patients. Mais ses intentions sont loin d'être bonnes. En tant que connaisseur de l'âme de son peuple, il est très conscient du pouvoir du culte vaudou dans la vie sociale des communautés des zones rurales. Il va ainsi utiliser ces valeurs et l'idée de la population qu'il en fait partie et les adapter à ses besoins personnels afin d'accéder au pouvoir tant désiré. « En effet, Duvalier ne s'est emparé de la question de la couleur que pour mieux asseoir son pouvoir personnel. Désormais le règne de Papa Doc sera marqué par cette ambiguïté entre l'utilisation des espérances d'une large majorité de la population, et sa volonté grandissante de pouvoir personnel absolu, » confirme Roupert cette affirmation.³⁸

Il est arrivé au pouvoir grâce à des élections truquées en 1957. Et il savait déjà que s'il voulait le conserver, il lui faudrait des mesures très drastiques. Depuis la tentative de coup d'état militaire en 1958, il purgea l'armée et les forces de l'ordre en Haïti et exécuta de nombreux officiers parce qu'il les considérait comme une menace pour son régime. Il gouvernait le peuple avec l'aide des Tontons Macoutes — sa milice privée. Mais c'était un règne de terreur et c'est exactement ce qu'il voulait. Tout ce qui l'intéressait vraiment, c'était sa domination absolue. Pour y parvenir, « [...] Papa Doc assoit son pouvoir est l'exaltation de

³⁸ Ibid, pp. 227-228.

la négritude, le “noirisme” comme il l’a lui-même baptisée. Il se veut “rédempteur” des masses Nègres opprimées par les Mulâtres, en s’appuyant sur le thème de la race. »³⁹ Nous pourrions croire qu’il essaie de défendre la classe moyenne opprimée, mais tout cela n’est qu’un prétexte, et même Papa Doc lui-même sait que c’est plus qu’évident. Parce qu’en réalité il s’agit simplement d’une lutte de races et non d’une lutte de classes.⁴⁰ Ceci est également confirmé par Laurent Dubois, Kaiama L. Glover, Nadève Ménard, Millery Polyné et Chantalle F. Verna lorsqu’ils prétendent : « Cette doctrine du pouvoir noir essentialiste valorisait exclusivement les racines africaines d’Haïti et posait la pureté raciale absolue comme fondement d’une identité nationale authentique dans laquelle les citoyens “noirs” d’Haïti seraient habilités. »⁴¹

Un autre outil qu’il a utilisé pour renforcer davantage sa tyrannie était le vaudou, qui est l’une des pierres angulaires de la culture du peuple haïtien. Il a ainsi profité de la valeur du vaudou pour le peuple et de la crise dans laquelle se trouvait actuellement le pays et a commencé à prendre les mesures nécessaires. Ou en d’autres termes : « Dans ces années de la crise, il aurait pu permettre de restaurer la dignité et l’originalité culturelle des masses Nègres ; et le vaudou est bien le premier élément que Duvalier réhabilite. Mais c’est juste pour faire front à l’Eglise catholique et au pouvoir qu’elle représente, tout autant que pour servir ses fins personnelles. »⁴² En faisant cela, il tente de soumettre un peuple déjà sous-développé qui n’a aucune idée du genre de politique qui gouverne son pays. « C’est pour faire encore reculer cette prise de conscience que Duvalier a remis à l’honneur le vaudou ; il en a fait une soupape à misère, un moyen de cohésion nationale pour fanatiser les masses et les soumettre à sa volonté. »⁴³ Mais il va trop loin et pousse le vaudou jusqu’aux limites de la magie, il se déclare sorcier et Christ, et les enfants de l’école sont obligés de lui dire une prière.

Sa tyrannie s’est étendue à de telles proportions que lors d’une autre élection présidentielle en 1961, encore une fois truquée, Duvalier a obtenu les 1 320 748 voix contre aucune pour l’opposition. Et en 1964, il atteint l’apogée de sa tyrannie lorsqu’il se proclame président à vie. Il semblerait que Papa Doc n’est pas immortel comme il le prétendait et donc son règne n’est pas éternel non plus. Après plusieurs tentatives de coup d’État, qui ont toujours fait un nombre inimaginable de victimes et les efforts des communistes pour le renverser, le tyran est renversé par sa deuxième crise cardiaque.

³⁹ Ibid, p. 233.

⁴⁰ Ibid.

⁴¹ Dubois Laurent, Glover Kaiama L., Ménard Nadève, Polyné Millery, and Verna Chantalle F., *The Haiti Reader: history, culture, politics*, Duke University Press, Durham, 2020, p. 307.

⁴² Roupert Catherine Eve, *Histoire d’Haïti, La première république noire du Nouveau Monde*, p. 235.

⁴³ Ibid.

Papa Doc entre dans l'histoire d'Haïti comme un responsable d'innombrables vies humaines pour obtenir le titre de « Seigneur suprême de la terre d'Haïti » ou comme il s'appelait « Grand Electrificateur des âmes ». Roupert le voit ainsi : « Il n'est plus qu'un médecin qui délivre des certificats de décès pour avoir érigé en système l'assassinant politique, le meurtre légal, le massacre institutionnel. »⁴⁴ Et s'il aimait son pays par-dessus tout, il s'aimait davantage, sinon il n'aurait pas permis à Haïti de se retrouver dans l'état auquel il l'avait laissé. Parce que « [p]eu de dirigeants, en cent soixante-dix ans d'indépendance, auront moins gouverné leur pays que ce dictateur, plus occupé à se garder de ses ennemis qu'à prendre en main les destinées de la jeune république qui lui avait confié son destin. »⁴⁵ Sur son lit de mort, il cède la charge à son fils pour « assurer la survie de la révolution duvaliériste »⁴⁶.

III.1.2 Tontons Macoutes

Duvalier a créé des forces politiques qui se situaient au-dessus des militaires et qui lui étaient absolument fidèles. Les Haïtiens ont nommé ces forces d'après l'épouvantail mythologique haïtien, *Tontons Macoutes*, qui kidnappe et punit les enfants indisciplinés en les enfermant dans un sac « macoute » avant de les emmener manger au petit-déjeuner.⁴⁷ Il s'agit d'une milice privée qui était censée le protéger de l'armée. Mais son activité consistait plutôt à abuser de sa position pour violer, assassiner et exécuter régulièrement ses opposants politiques. Elle était composée d'hommes recrutés directement dans les bidonvilles de Port-au-Prince, qui ne recevaient aucun salaire et gagnaient leur vie grâce à l'extorsion et à d'autres délits. En d'autres termes, c'étaient des hommes prêts à tout, dévoués corps et âme, organisés en groupes de terreur et d'oppression et des hommes qui symbolisent le pouvoir nègre de Duvalier, et en plus, ils croient que Papa Doc est immortel.⁴⁸

Nous ne pouvons même pas imaginer les massacres qu'ils ont commis contre la population d'Haïti. Ils sèment la peur parmi le peuple pour empêcher toute désobéissance à la dictature. « Leurs victimes sont innombrables ; on parle de trente mille disparus. Eliminations physiques, tortures, nul n'est à l'abri de leur sauvagerie. Individus isolés ou communautés

⁴⁴ Ibid, p. 247.

⁴⁵ Ibid, p. 250.

⁴⁶ Ibid, p. 249.

⁴⁷ Filan Kenaz, *The Haitian Vodou Handbook: Protocols for Riding with the Lwa*, Destiny Books, Rochester, 2007, p. 21.

⁴⁸ Roupert Catherine Eve, *Histoire d'Haïti, La première république noire du Nouveau Monde*, pp. 229-230.

entières, ils suppriment sans remords tous ceux qui gênent le pouvoir et leurs affaires privées ; ils tuent avec plaisir, sadisme, sans égard pour l'âge ni le sexe... »⁴⁹ Quiconque tentait de résister était puni sans pitié et de sang-froid. Leurs victimes sont souvent accusées à tort, mais elles sont torturées de manière inhumaine. Ils ont pratiqué des pratiques telles que poignarder avec tout ce qu'ils avaient sous la main, brûler les gens vifs ou jeter leurs victimes par les fenêtres. Duvalier va même jusqu'à exposer les cadavres de leurs victimes, ordonnant par exemple que le cadavre d'un des conjurés soit exposé en position assise et à moitié dénudé dans la rue de Port-au-Prince pendant dix jours entiers.

Le culte du vaudou et ses traditions étaient pour eux très importants. Cela se reflétait à la fois dans leurs vêtements et dans leur comportement. Certains des membres les plus importants des Tontons Macoutes étaient des chefs vaudous. Et c'est grâce au vaudou que la société les percevait comme des êtres surnaturels. Et ce sont ces allusions au surnaturel et leur comportement qui ont été utilisées dans le but d'inculquer la peur et le respect.

III.1.3 Bébé Doc prend les rênes

Jean-Claude Duvalier a été président d'Haïti de 1971 à 1986, lorsqu'un soulèvement populaire l'a renversé. Comme son père, il a été confirmé dans ses fonctions par un vote truqué, au cours duquel 2 391 916 électeurs étaient pour, un contre et deux se sont abstenus. Cependant, aucun changement majeur dans la direction du pays n'a eu lieu avec son adhésion. Même alors, la population vivait dans la peur, beaucoup d'entre eux étaient torturés, voire tués par les Tontons Macoutes, qui restaient au-dessus des lois.

Au début, il était populaire et célébré parmi le peuple. Son règne était sensiblement plus doux. « Après treize années brutales sous la direction du père, les Haïtiens qui souffraient depuis longtemps se réjouirent de découvrir en son fils un playboy affable et aux manières douces, » ajoute Elizabeth Abbott.⁵⁰ Il a présenté son gouvernement comme une libéralisation et une révolution économique. Cependant, ce n'était qu'un prétexte avec une intention très claire. Donc : « Pourtant, malgré son boom économique et la façade de la libéralisation, Haïti

⁴⁹ Ibid, p. 231.

⁵⁰ Abbott, Elizabeth, *Haiti: A Shattered Nation*, Overlook Duckworth, New York, 2011, p. 174. (propre traduction)

est resté dans le duvaliérisme, avec pour objectifs premiers d'enrichir les Duvalier et leurs loyalistes et de les maintenir au pouvoir. »⁵¹

Ce qui faisait la renommée de Bébé Doc, c'était son extravagance, qui se manifestait par son penchant pour les voitures de sport, les motos et aussi pour la chasse au gibier. Il pouvait se le permettre grâce aux bénéfices qu'il tirait du commerce illégal. Et cela a créé l'image d'un monde dans lequel l'île d'Haïti est l'un des pays les plus pauvres du monde, et dont le président vit dans un luxe sans précédent. Alors qu'il vit dans un monde complètement différent derrière les murs de son palais, il a vendu son peuple comme main d'œuvre bon marché à des investisseurs étrangers. Il ne cache même pas le fait qu'il a laissé les contribuables payer son mariage de plusieurs millions de dollars. Il a même l'audace de conserver l'essentiel de l'aide financière de pays comme la France ou les États-Unis d'Amérique pour son propre enrichissement. Il volait ainsi la population déjà pauvre.

Aussi l'une des grandes atrocités commises par les Tontons Macoutes sous Bébé Doc fut l'achat du plasma sanguin des habitants. Cela s'est fait sous la houlette de Luckner Cambronne à travers sa société « Hemo Caribbean ». Ainsi, il livrait cinq tonnes de plasma par mois aux laboratoires américains. Il était tellement motivé par son désir de profit qu'il a également vendu des cadavres à des écoles de médecine après les avoir achetés dans des hôpitaux haïtiens pour 3 dollars par cadavre. Et lorsque les hôpitaux ne suffisaient pas à ce rythme, les salons funéraires sont venus ensuite.⁵² La terreur n'a donc pas pris fin, et même lorsqu'une personne mourait, elle n'échappait pas aux atrocités qui se produisaient ici.

Bébé Doc a ainsi complètement dévasté son pays avec son règne. Là où les gens mouraient à cause de la violence qui leur était infligée et qui continue, maintenant des gens mouraient à cause de la famine. De plus, la maladie du SIDA a éclaté ici dans les années 80. Haïti se précipite ainsi au fond du gouffre. Ceux qui peuvent fuir d'ici pour s'exiler. Rien n'attend les autres que la misère et la souffrance. Finalement, en 1985, des manifestations à grande échelle éclatèrent contre les conditions de vie qui prévalaient ici. Les émeutes se sont progressivement étendues à tout le pays, faisant craindre à Bébé Doc pour sa vie. Ce dernier l'a finalement poussé à l'exil, lorsqu'il a démissionné de son poste de président en 1986 et s'est enfui. Ou comme le dit Roupert : « Il est 3 h 46 du matin, ce vendredi 7 février 1986 : après vingt-neuf ans de dictature, la dynastie Duvalier quitte enfin Haïti. »⁵³

⁵¹ Ibid, p. 179.

⁵² Ibid, p. 176.

⁵³ Roupert Catherine Eve, *Histoire d'Haïti, La première république noire du Nouveau Monde*, p. 290.

III.2 Situation sociale et économique

En ce qui concerne de la situation sociale en Haïti, il ne faut pas oublier qu'elle est largement contrôlée par le canton de vaudou. Toute l'existence privée, familiale, sociale et politique de chaque Haïtien est régie par le vaudou.⁵⁴ En plus, en raison de la dictature qui a régné ici pendant plusieurs années, la population ne se développe en aucune façon, ni en termes d'éducation, ni en termes d'économie. C'est donc grâce à Papa Doc que la colonie la plus riche de France sous Louis XVI est devenue l'un des cinq pays les plus pauvres du monde.⁵⁵

La situation est tellement triste que les gens perçoivent des salaires de manière très sporadique. Les gens sont dans le monde dans lequel il y a des « [...] interdictions de grèves, stagnation absolue des salaires et une très grande souplesse dans l'interprétation des obligations sociales du code du travail. »⁵⁶ Quant au système éducatif, si nous pouvons en parler, il est complètement en ruine. Ce n'est pas pour rien qu'il y a ici une émigration massive. « Il n'y a qu'un médecin pour quinze mille habitants ; la tuberculose cause la mort de plus des trois quarts des enfants de moins de trois ans dans certaines régions du Nord-Ouest. Non seulement le niveau de vie ne s'améliore pas, mais il se dégrade en raison de la pression démographique. Les indices de misère atteignent des records : quarante ans d'espérance de vie, sous-alimentation et misère psychologiques générales, » continue Roupert en décrivant une situation horrible.⁵⁷ Telle est la réalité en Haïti, une réalité que personne ne peut imaginer à moins de l'avoir vécu lui-même.

Mais le gouvernement ne s'en inquiète pas. Dans un régime dans lequel ceux qui sont au pouvoir réussissent bien et où le reste du pays souffre. « Le choix des priorités budgétaires de gouvernement ne laisse rien augurer de bon. De 1969 à 1973, 26 % des affectations sont consacrées à la défense, 13,5 % à la santé, 10 % à l'enseignement et 9 % à l'agriculture, sur un budget moyen déjà peu important de seulement vingt-neuf millions de dollars, » donne les chiffres exacts Roupert.⁵⁸ Et donc « [p]ays le plus pauvre de l'hémisphère, Haïti affiche un revenu annuel par habitant de soixante-quinze dollars, une moyenne de vie de

⁵⁴ Ibid, p. 234.

⁵⁵ Ibid, p. 238.

⁵⁶ Ibid, p. 257.

⁵⁷ Ibid, p. 248.

⁵⁸ Ibid, p. 260.

quarante-ans, une croissance exponentielle de la population en dépit d'une mortalité infantile qui fauche la moitié des enfants avant cinq ans. »⁵⁹

Ainsi, lorsqu'une personne atteint l'âge adulte, elle n'a pas eu une vie favorable. Impossibilités d'éducation, maladies mortelles répandues dans la population, pauvreté extrême et famine et enfin et surtout, une peur constante pour la vie.

III.3 Conditions de vie

La vie d'un Haïtien dans un pays qui s'effondre littéralement n'est pas facile du tout. Une image spécifique est, par exemple : « Le réseau routier est impraticable, les rues des villes ne sont pas entretenues et la puanteur qui règne dans les cités haïtiennes est effrayante. »⁶⁰ Ni le président ni le gouvernement ne se soucient de l'état du pays, ils le laissent se dégrader et la seule chose qui les intéresse est de savoir comment s'enrichir et assurer leur sécurité, leur confort et leur luxe. Mais ce sont de petits problèmes comparés à ce à quoi l'Haïtien doit faire face pour survivre, lui et sa famille. La vie d'un Haïtien ordinaire ressemblait à ceci : « Le paysan haïtien se voit contraint de multiplier les cultures sur le petit lopin qu'il possède — un hectare en moyenne. Il se sait seul, n'attend rien du gouvernement et ne pense qu'à préserver l'autosuffisance alimentaire de sa famille ; il se prive ainsi d'un revenu par le choix de cultures plus rentables qu'il pourrait vendre. Il assure seulement sa subsistance en s'efforçant d'écartier les risques d'échec qui mettraient sa vie et celle de siens en danger. »⁶¹ Ici, une personne doit faire de son mieux pour survivre, personne ne l'aidera et elle ne peut plus du tout compter sur le gouvernement.

Non seulement la dictature des Duvalier a mis les gens dans un tel état de peur qu'ils craignent de sortir, là où ils pourraient apercevoir les cadavres de personnes injustement assassinées. Cela a également plongé le pays dans l'extrême pauvreté et la famine, où les familles élargies vivent sous le même toit et n'ont pas d'argent pour la chose la plus élémentaire, à savoir la nourriture. Par ailleurs, la pandémie du SIDA frappe le pays, dans lequel le secteur de la santé est à la traîne. La seule chose que la dictature a apportée avec certitude, c'est la mort.

⁵⁹ Ibid, p. 258.

⁶⁰ Ibid, p. 247.

⁶¹ Ibid, p. 260.

Soit en assassinant son peuple, soit en le laissant mourir. « La faim touche soixante-quinze mille personnes, en majorité des enfants, » sont les chiffres exacts selon Roupert.⁶²

Vivre en Haïti, c'est vivre dans un pays en proie à une pauvreté extrême, une famine qui a fait un nombre inimaginable de victimes, surtout enfants, mais c'est surtout vivre dans un danger constant. Il n'est pas étonnant que de nombreuses personnes aient tenté de s'enfuir. Et il en fut de même pour Edwidge Danticat. Même si elle a dû vivre dans ces conditions horribles pendant plusieurs années avant de pouvoir quitter l'île.

⁶² Ibid, p. 261.

IV Thème de la solitude et du déracinement dans les œuvres de Danticat

Edwidge Danticat est l'un des nombreux auteurs dont la vie se reflète largement dans leurs œuvres. L'histoire de sa vie est très forte et ce qui lui est arrivé l'a tellement touchée qu'elle a décidé d'y consacrer son travail. Grâce à ses compétences rédactionnelles, les lecteurs sont attirés au centre de l'action de chaque livre et peuvent vivre ce que l'auteur il-même a vécu. Ils éprouvent ainsi des sentiments de solitude et du déracinement. Les sentiments ressentis par les personnes en exil, c'est-à-dire principalement le sentiment qu'ils n'appartiennent à nulle part et ne font partie de rien.

IV.1 Adieu mon frère

Le livre *Adieu mon frère* raconte la vie de l'auteur depuis la petite enfance jusqu'à l'âge adulte, lorsqu'elle fonde elle-même une famille. Ce qui est intéressant, c'est que l'histoire des deux frères, son père et son oncle, est très importante, sinon la principale, comme le suggère le titre même du livre. Et à travers leur histoire, déjà adulte, Edwidge raconte l'histoire de sa vie, sautant du présent au passé, montrant clairement à quel point le temps qu'elle a passé en Haïti est important pour elle et toujours présent en elle.

L'histoire commence à New York alors qu'Edwidge rend visite à ses parents. Ici, elle apprend en même temps deux messages de nature complètement différente. La première est que son père souffre d'une très grave maladie pulmonaire, la seconde est qu'elle attend son premier enfant. À un moment donné, les sentiments de joie face à la nouvelle vie et de tristesse face à la possible fin de la vie de son père la battent.

Elle fait ensuite un bond de géant en arrière jusqu'à sa petite enfance, lorsque son père l'a quittée pour la première fois lorsqu'il a émigré aux États-Unis, et que sa mère l'a suivie deux ans plus tard. Elle raconte son enfance passée dans la maison de son oncle et de sa tante avec de nombreux autres enfants à leur charge. Cette période est très importante pour elle, parce qu'ils étaient pour elle comme des parents. Ce récit comprend toutes les situations très touchantes, comme l'opération de la gorge de son oncle à cause d'une tumeur qui lui a fait

perdre la voix, ou la mort de Granmé Melina, qui leur a raconté des histoires dont elle se souvient encore aujourd'hui. Elle situe tout cela dans les événements d'Haïti, qui se trouvaient à l'époque de la dictature des Duvalier.

Puis l'histoire survient avec le retour inattendu de leurs parents avec deux autres frères et commence à prendre une autre direction, vers l'Amérique. Même si cette arrivée semble avoir suscité au début des sentiments de joie, ce n'est pas tout à fait le cas. Edwidge et son oncle furent frappés par des sentiments plutôt mitigés, car cela signifiait que le lien fort qu'ils avaient construit au fil des années allait bientôt être rompu. Et aussi parce que ses propres parents lui paraissaient bien plus étrangers. Et précisément à cause de cette relation forte est la seconde moitié du livre consacrée à l'histoire de son oncle et à tout ce qu'il vit en Haïti, où entre-temps, il y a eu d'autres combats et émeutes dus à la situation politique. Lui aussi décide finalement d'émigrer en Amérique, mais n'est pas accepté et est expulsé vers un camp d'immigration.

L'histoire se termine très tragiquement pour les deux frères. Son oncle meurt dans un hôpital pour prisonniers immigrés sans avoir été autorisé à rencontrer sa famille après son arrivée en Amérique. Peu de temps après, son père est également décédé des suites d'une maladie pulmonaire. Bien qu'Edwidge ait eu une fille, elle a perdu ses deux pères.

IV.2 Après la danse

Le livre *Après la danse* raconte le voyage de l'auteur en Haïti, dans la ville de Jacmel, pour visiter le carnaval local. À première vue, il peut sembler qu'il s'agit plutôt d'un récit de voyage que d'une de leurs œuvres de fiction classiques. Néanmoins, même ici, il y a des éléments d'autobiographie, surtout dans les parties dans lesquelles elle revient sur ses souvenirs et nous raconte des incidents de son enfance. Et c'est pourquoi cet ouvrage porte davantage sur le voyage intérieur de l'auteur qui est raconté à travers le parcours d'apprentissage de Jacmel et de son célèbre carnaval. Elle tente de se retrouver à travers sa terre natale.

L'histoire commence à Jacmel, où Edwidge rencontre un spécialiste du carnaval, Michelet Divers, qui l'accompagne jusqu'à la fin des festivités du carnaval. Ici, elle apprend que tout Haïti n'est pas ce qu'elle connaît depuis son enfance, c'est-à-dire la pauvreté, la saleté

et le danger dû à la situation politique. Qu'il y a aussi un Haïti plein de joie, de célébration de la culture, de la musique et des couleurs.

En se promenant avec son compagnon de voyage Rodney Saint-Eloi dans les rues, en visitant le cimetière local ou en errant dans les montagnes et les forêts voisines, elle commence à découvrir sa terre natale. Elle y rencontre divers habitants du quartier, comme une vieille femme ordinaire, ou encore des artistes, comme des peintres et des sculpteurs. Non seulement elle découvre la beauté du carnaval, mais tous ces gens lui présentent progressivement leurs fragments de la mosaïque qui façonne Haïti dans son ensemble.

Mais elle saute aussi de ces chemins errants à l'histoire qui a fait d'Haïti le pays qu'il est aujourd'hui. Elle se souvient notamment de la cruelle dictature de Papa Doc, qui a complètement dévasté le pays et ses habitants. Mais c'est justement tout cela que les habitants ont vécu au cours de l'histoire et qu'ils tentent de bannir avec le carnaval. Il est donc impossible de séparer entièrement le joyeux carnaval de la triste histoire du pays. Et de la même manière, elle revient à ses souvenirs d'enfance, dans lesquels elle se replonge souvent. Alors, à travers l'histoire, elle découvre le pays, mais à travers les souvenirs, elle se découvre.

L'histoire se termine le matin après le défilé du carnaval, lorsque Edwidge se regarde sur l'écran de télévision dans le cadre du défilé. Elle se rend compte que si pour tout le monde le carnaval est l'occasion de mettre un masque, pour elle, c'est le moment où elle a laissé tomber le sien et a enfin appris qui elle est vraiment.

IV.3 Le briseur de rosée

Le livre *Le briseur de rosée* traite principalement des temps difficiles que traverse Haïti sous la dictature de Papa Doc et de son fils Bébé Doc. Cela peut ressembler à un recueil d'histoires courtes, chaque histoire racontant l'histoire de quelqu'un d'autre. Mais ces histoires sont liées, tout comme les histoires et les destins de tous les personnages. Le livre devient ainsi un roman qui raconte l'histoire d'un personnage principal, qui lui a donné son nom – *Le briseur de rosée*, signifiant en créole Tonton Macoutes.

L'histoire commence aux États-Unis lorsqu'une sculptrice haïtienne nommée Ka voyage avec son père à travers les États pour vendre sa première sculpture à un réfugié haïtien. Lorsque la sculptrice se réveille le matin, jour de la livraison de la statue, elle découvre que son

père a disparu et avec lui sa statue portant également le nom de « Père ». Le père finit par apparaître, mais la statue est définitivement perdue dans le lac. Avec la statue, il a par ailleurs jeté et enterré le père, qu'il souhaite que sa fille ne connaisse jamais. Néanmoins, il lui avoue son passé et Ka est complètement choquée.

L'histoire passe ensuite à la deuxième nouvelle, qui nous raconte le destin de deux jeunes. Il s'agit d'un jeune homme qui a déménagé à New York et a vécu avec ses deux colocataires et de sa femme restée en Haïti. Les deux furent ainsi séparés pendant sept longues années, chacun vivant à sa manière sa vie conjugale solitaire. Comme l'homme a deux métiers, il ne se voit presque jamais, comme c'était le cas jusqu'à présent. Ce n'est que lorsque le week-end arrive qu'ils se promènent ensemble et qu'ils commencent à se rappeler comment ils se sont rencontrés et se sont mariés après seulement un jour de connaissance. À l'époque, ils appréciaient le silence dans lequel ils marchaient ensemble lors de la cérémonie, mais maintenant, le silence éternel entre eux les tue.

Et puis, il y a Nadine, une jeune infirmière travaillant dans un hôpital, qui envoie à ses parents un soutien financier pour le traitement de son père. Elle s'occupe particulièrement des patients qui ont subi une laryngectomie et qui ont perdu la voix. Elle ne parle pas beaucoup non plus, c'est comme si quelque chose lui retenait la voix. Nous apprenons vite qu'elle était enceinte d'un homme nommé Eric, qui est l'homme de l'histoire précédente, et qu'elle a avorté. Et c'est justement l'avortement qui lui lie la langue, puisqu'elle ne s'en est jamais confiée à personne, pas même à ses parents.

Maintenant, à propos de Ka et de son père. À travers la voix de sa mère, l'histoire raconte le passé du père de Ka, mais surtout le combat intérieur de sa mère. Lorsque toute la famille se rend à la messe du réveillon de Noël, elle rencontre quelqu'un qui ressemble à un voyou qui faisait partie d'une milice qui commettait des crimes contre le peuple haïtien. Et Ka ressent du ressentiment et de la haine envers ces criminels. Et ici commence le combat intérieur de sa mère, puisqu'elle est elle-même l'épouse d'un homme qui a commis le même mal que les Tontons Macoutes et avec qui elle vit dans la communauté haïtienne de New York, qui a fui ici de ces mêmes criminels. Non seulement elle vit le mensonge devant sa fille, mais aussi devant toute la communauté, et est ainsi constamment exposée à un sentiment de culpabilité.

Ensuite, l'histoire prend une toute autre direction en suivant l'histoire de Dany, un jeune homme qui a perdu ses deux parents à cause des Tontons Macoutes et qui est aussi le colocataire d'Eric, le jeune homme de l'autre histoire. Dany présente son voyage de retour en Haïti chez sa tante Estina. Il a fait ce long voyage uniquement pour lui dire qu'en Amérique, il

reconnaissait l'assassin de ses parents dans son propriétaire. Et ce n'est autre que le père de Ka. Lors de cette visite, Estina lui présente le jeune Claude, dont elle apprend qu'il a tué son père par rage. Après avoir tout raconté à sa tante, celle-ci meurt dans son sommeil. Comme si l'assassin de ses parents avait aussi causé la mort de sa dernière famille lorsqu'elle a appris la vérité. De plus, Dany découvre en outre que ce qui l'a troublé toute sa vie et considéré comme inacceptable a été accepté par la communauté dont il faisait partie.

Ensuite, l'histoire a amené chez la couturière Béatrice, qui met fin à sa carrière, et pour fêter ça, une journaliste vient chez elle pour une interview. Cependant, au lieu de sa carrière, Béatrice parle davantage de sa vie personnelle, en particulier de l'ancien gardien de prison qui l'a invitée à danser en Haïti et de la façon dont il l'a arrêtée lorsqu'elle a refusé. Mais cela ne lui suffisait pas, alors il la poursuivit même jusqu'en Amérique. Le passé qu'elle a tenté de laisser derrière elle en Haïti la hante pour le reste de sa vie. Ici aussi, son persécuteur est le père de Ka.

Nous retournons ensuite en Haïti avec l'histoire de l'autre colocataire d'Eric, Michel. Il nous raconte son enfance sous la dictature de Bébé Doc. Cette partie de l'histoire raconte en détail ces temps difficiles d'Haïti. Les pensées de Michel reviennent aux moments où il a perdu sa famille et ses proches, ainsi que de nombreux autres résidents d'Haïti, parce que lui-même attend désormais une famille avec son épouse. Les moments heureux lui rappellent paradoxalement les souffrances qu'il a dû traverser.

Une autre nouvelle raconte l'histoire de trois femmes haïtiennes qui tentent d'obtenir un diplôme en Amérique. Dans leurs récits, elles aussi recourent à leur passé ou à ce qui les attend dans le futur. Freda et les autres nous racontent pourquoi elles ont dû quitter leur pays natal. Cependant, l'une d'elles, Mariselle, reste un peu plus gravée dans notre mémoire lorsque nous apprenons comment son mari a été assassiné. Il a été abattu par Tonton Macoutes pour avoir peint un portrait inapproprié du président de l'époque. Ici aussi, nous reconnaissons à nouveau le père de Ka dans le tueur.

L'histoire se termine par un retour à Tonton Macoutes lui-même, le père de Ka, lorsqu'il raconte le meurtre du pasteur, qui a pourtant réussi à se laisser une cicatrice au visage avant sa mort. Une jeune femme nommée Anne part à la recherche de son frère pasteur et elle tombe sans le savoir sur son meurtrier et son futur mari. En fin de compte, la relation entre Ka et leurs parents s'est effondrée de manière presque irrémédiable, lorsqu'elle a appris les atrocités passées de son père, et aucun d'eux ne savait qu'il avait également assassiné un

membre de leur propre famille. De cette façon, ils ne pourront jamais échapper au mal contre lequel ils ont fui vers l'Amérique, parce que ce mal sera toujours présent dans leur famille.

IV.4 Déracinement de la famille

Le thème absolument central qui apparaît dans les œuvres est le thème de la famille et la question des relations familiales. Qu'il s'agisse de la famille dans son ensemble ou d'analyser les relations avec des membres individuels, ces relations sont toujours perturbées d'une manière ou d'une autre.

IV.4.1 Deux parents pour un enfant dans *Adieu mon frère*

Le premier thème qui prévaut tout au long de l'œuvre est le sentiment d'être déraciné de la famille. Pour Edwidge, c'est plutôt l'histoire de deux pères. Elle l'a elle-même perçu ainsi lorsque son père l'a quittée alors qu'elle n'avait que deux ans et qu'elle a été élevée par son oncle dès l'âge de quatre ans, lorsque sa mère est également partie. Elle et son frère se retrouvèrent ainsi chez leur oncle et leur tante, qui devinrent désormais leurs seconds parents pour plusieurs années. Ce départ brutal et soudain de ses parents lui a laissé de nombreux sentiments négatifs, notamment de l'insécurité, de l'inquiétude et même de la peur. Voir ses deux parents partir sans presque aucune explication était bouleversant pour elle. Cependant, à un âge si tendre, elle a pu se rendre compte que même si elle avait perdu ses parents, elle avait trouvé des autres en même temps qu'elle regardait sa mère partir en écoutant les paroles rassurantes de son oncle. Nous pouvons le constater à la lecture de ces mots : « “Kalm”, me dit-il. Calme-toi. Et un court instant, sa voix, profonde, ferme, m'apaisa. Après tout, selon toute apparence c'était lui et tante Denise qui s'occuperaient maintenant de nous. Ils seraient nos parents. Mais, et si notre mère partait pour ne jamais revenir, comme notre père ? »⁶³

Néanmoins, ces sentiments désagréables se sont atténués après un certain temps, comme s'ils étaient enfouis quelque part au plus profond de son cœur. C'est comme si lorsque nous ne voyons pas notre famille pendant un certain temps, tous les sentiments et pensées qui

⁶³ Danticat Edwidge, *Adieu mon frère*, Grasset, Paris, 2008. p. 80.

y sont liés peuvent devenir silencieux. Mais ils se réveillent et remontent à la surface dès que nous les revoyons. Mais cette fois, il ne s'agit pas seulement de peur ou d'incertitude. Soudain, des sentiments de peur et de joie, d'incertitude et de curiosité quant à ce qui va se passer ensuite commencent à nous envahir. Et c'est exactement ce qui est arrivé à Edwidge et à son frère lorsque leurs parents sont soudainement revenus en Haïti. Ils se sont éloignés d'eux non seulement à travers la mer, mais aussi dans le cœur. « Je pensai qu'il l'avait oubliée. Elle était partie quand il avait deux ans, l'âge que j'avais à époque du départ de mon père, mais tout ce qu'il attirait vers elle – désir, souffrance, curiosité – m'en éloignait, » sont les mots d'Edwidge.⁶⁴ Après tout, les sentiments négatifs et la distance étaient plus forts que l'envie de se jeter dans les bras de sa mère, elle les avait finalement laissés ici. Et maintenant qu'elle était de retour avec deux autres frères, cela ne faisait que renforcer son insécurité. Cela a abouti à : « Sa voix, sèche, rapide, s'était peu à peu effacée de ma mémoire. Je voulais pencher vers elle et placer ma tête sur son bras, comme je l'avais fait à l'arrière de la voiture le jour de son départ, mais j'étais trop timide pour ça. »⁶⁵ Et en même temps, cela ne posait pas de très bonnes bases pour la relation avec ses frères. La première chose qu'Edwidge a ressentie à leur égard a été du ressentiment, comme nous pouvons le voir ici : « En regardant Karl, bercé dans les bras de notre mère, je ne pus m'empêcher de l'envier. Si elle avait pu l'amener ici de New York, pourquoi n'avait-elle pas été capable de nous emmener, Bob et moi, avec elle quand elle était partie ? »⁶⁶ Cette tournure s'intensifiait à chaque fois qu'Edwidge regardait sa mère dans ses bras avec un nouveau bébé. À chaque instant, elle se sentait de plus en plus déracinée de sa famille proche quand elle dit : « Avant qu'elle nous quitte, une nuit, elle et Bob s'étaient endormis côte à côte, tout comme elle était à présent avec Karl. Ce fut pour moi la première expérience d'une jalousie déchirante. »⁶⁷

Mais ce qui est bien pire, c'est le sentiment d'insécurité qu'elle a dû ressentir pendant des années et qui n'a pas disparu même au retour de ses parents, au contraire, il s'est encore renforcé. Enfant, elle a émis cette hypothèse : « J'ai depuis découvert que les enfants qui grandissent sans leurs parents aiment entendre de pareilles histoires qu'ils peuvent embellir et développer à loisir. Ce genre d'anecdotes nous mettent momentanément à l'aise, nous assurent que nous sommes aimés par le parent qui est parti. »⁶⁸ Alors le fait est que, lorsqu'elle était enfant, elle n'avait que des histoires des autres pour la rassurer sur le fait que ses parents

⁶⁴ Ibid, p. 118.

⁶⁵ Ibid, pp. 120-121.

⁶⁶ Ibid, p. 121.

⁶⁷ Ibid, p. 124.

⁶⁸ Ibid, p. 77.

l'aimaient. Et le réconfort ne vient pas même au retour des parents. Au contraire, la peur de leur départ et donc de les quitter à nouveau est toujours présente. Comme il était présent ici : « Et même quand il m'attira vers lui dans ses bras, et me tapota les côtes de son doigt pour me faire rire, j'étais encore certaine que, dès que j'ouvrirais les yeux, il serait parti. »⁶⁹ L'incertitude persistait même après leur départ, mais cette fois, elle provenait de la peur de ne les revoir un jour. « Reviendraient-ils ? Pourrions-nous les rejoindre dans un avenir proche ? Jamais on ne nous donnait directement des informations, pensais-je même alors, » sont les pensées qui traversent la tête d'Edwidge alors qu'elle voit ses parents la quitter à nouveau.⁷⁰

Mais le plus dur pour Edwidge était le fait qu'elle devait quitter son oncle alors qu'il était temps de s'envoler vers ses vrais parents. Mais étaient-ils ses vrais parents alors qu'elle avait vécu toute sa vie sans eux ? Selon le lien du sang, il en était ainsi, mais cette relation-là, la plus importante dans la vie ne s'est-elle pas formée dans l'enfance ? Dans son enfance, qu'elle a vécu avec son oncle et sa tante. La bataille d'émotions qui a eu lieu dans son cœur à cette époque peut être vue dans les lignes suivantes : « Même si nous attendions à ce dénouement, comment pourrais-je lui dire que je ne voulais pas le quitter ? Quelle différence cela ferait-il ? Pour le meilleur ou pour le pire, il fallait que je parte. C'étaient mes parents, mes vrais parents, et ils voulaient que je vienne vivre avec eux. »⁷¹ Nous pouvons voir que même elle n'en est pas tout à fait claire. Même son père se rend compte qu'il n'est pas le seul à occuper ce rôle dans sa vie lorsqu'il prononce ces mots au moment de leur séparation : « “[...] Je pense que c'est comme ça quelquefois, dit mon père d'une voix basse. Un papa heureux, un papa triste.” »⁷²

Il est intéressant de constater l'ampleur des conséquences que cette séparation a laissées sur les relations avec ses parents. Ce sont de petits détails auxquels nous n'attachons pas trop d'importance au premier abord. Mais lorsqu'il y revient plus tard et y réfléchit, il se rend compte à quel point ces relations sont brisées. Déjà au début de l'histoire, nous avons un aperçu d'une telle situation lors de la conversation d'Edwidge avec sa mère lorsqu'elle l'informe qu'elle est enceinte et elle répond : « “[...] Sa blan an di ?” »⁷³ Après quoi l'auteur explique ce que signifie cette phrase. C'est l'expression d'un malentendu, cependant, un mot dans cette phrase est très important, c'est « blan ». L'explication exacte est la suivante : « Un blan, l'équivalente d'un gringo, n'était pas seulement un homme blanc, mais tout étranger,

⁶⁹ Ibid, p. 124.

⁷⁰ Ibid, p. 127.

⁷¹ Ibid, p. 140.

⁷² Ibid, p. 146.

⁷³ Ibid, p. 67.

spécialement quelqu'un qui parlait le genre de créole saccadé et hésitant que mes frères et moi parlions parfois avec nos parents. »⁷⁴ Il est surprenant qu'elle marque sa propre fille d'étrangère. De ça, il est donc bien évident que leur relation a vraiment beaucoup souffert des années de séparation et qu'elles se sentent vraiment aliénées. Elles n'ont pas eu l'occasion de créer ce lien fort qui peut exister entre une mère et sa fille, laissant ainsi un vide dans leur relation. Bien qu'elles aient comblé le fossé que la mer représentait au fil des années, elles n'ont pas comblé le fossé formé au moment de leur séparation.

Il est donc clair que ce qu'elle a vécu lorsqu'elle était petite a dû entraîner des conséquences. Le fait d'être élevé par deux familles a entraîné un sentiment de division et la distance physique de ses parents à son tour un sentiment d'éloignement et donc le sentiment d'être déraciné de sa propre famille.

IV.4.2 Famille brisée dans *Le briseur de rosée*

Le premier grand thème qui apparaît dans le livre à travers les histoires est celui de la famille et des relations familiales, mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que presque chacune de ces familles est brisée d'une manière ou d'une autre. Ce qui se traduit par la suite par un sentiment du déracinement de la famille et de non-appartenance. De plus, ils sont unis par le fait que presque tous sont brisés à cause d'un seul personnage, le Tonton Macoutes. C'est de là que vient le nom de l'œuvre *Le briseur de rosée*. Il s'agit le plus souvent de la relation des enfants avec leurs parents qui est brisée. Néanmoins, l'histoire n'évite pas non plus les cas de relations conjugales brisées.

La première mention de la relation brisée entre l'enfant et ses parents apparaît au tout début de l'histoire, lorsque Ka recherche son père disparu. « Je suis née et j'ai passé mon enfance à East Flatbush, dans Brooklyn, et je ne suis jamais allée sur lieu de naissance de mes parents. Je réponds néanmoins "Haïti" car c'est une chose de plus que j'ai toujours voulu partager avec mes parents, elle décrit son sentiment d'éloignement de ses parents.⁷⁵ Comme si le fait qu'elle et ses parents soient nés dans un autre pays signifiait que leur relation n'était pas tout à fait complète. Comme s'ils étaient séparés par la même distance qui sépare Haïti et l'Amérique. Mais en y réfléchissant de plus en plus, elle découvre que cette distance n'est pas

⁷⁴ Ibid.

⁷⁵ Danticat Edwidge, *Le briseur de rosée*, Grasset, Paris, 2005, pp. 11-12.

seulement causée par les différents pays d'origine. Elle se rend compte qu'il y a toujours existé une certaine distance entre parents et enfants qui ne peut être surmontée. Elle prétend que : « Comme tous les parents, ils forment une société de deux personnes, ils partagent une série de codes et de souvenirs intimes, un passé que, même si j'étais née dans leur pays natal, je ne connaîtrais sans doute pas, et jamais totalement. »⁷⁶ Et cela dépend à quel point cette distance s'approfondit.

Néanmoins, la distance n'est pas le seul facteur qui a affecté leur relation. Dans ce cas, la relation entre Ka et son père a souffert encore plus lorsqu'elle a appris qu'il était réellement. Dans son passé, il fut l'un de ces redoutables Tontons Macoutes qui divisèrent d'innombrables familles. La première famille brisée dont nous entendons parler et dont son père est responsable est celle de Dany. Quand il était petit garçon, ses parents ont été assassinés par le père de Ka. Cependant, cela a eu un impact bien plus large qu'il n'y paraît à première vue, parce que là d'où il vient, tout le monde forme une grande famille, comme le déclare un homme plus âgé : « — La connaître ? réplique le vieil homme. Il n'y a pas d'étrangers dans cette montagne. Mon grand-père, Nozial, et le grand-père d'Estina, Dorméus, étaient cousins. Qui était ton père ? » les relations familiales sont expliquées à Dany par cet homme, ignorant qu'il fait partie de sa famille.⁷⁷ De plus, lorsque la vérité éclate, la tante de Dany, Estina, meurt également. Alors, le père de Ka a fini par briser toute sa famille proche par ses actes, même après tant d'années. Une autre famille brisée à cause de ses actes est celle de Mariselle, lorsqu'il a assassiné son mari. Mais la famille la plus importante qu'il a brisée par ses actions est la sienne. Non seulement il a rompu sa relation avec sa fille en admettant son passé, mais il a même assassiné le demi-frère de sa femme Anne et elle ne le sait toujours pas. Alors son mari a commencé il y a longtemps à briser sa famille sans qu'elle le sache. Et maintenant, sa propre fille s'éloigne d'elle sans pouvoir rien y faire. Il ne lui reste plus qu'à affronter ce qui l'a rattrapée toute sa vie parce qu'« [il] était impossible d'échapper plus longtemps à cette menace, à ce pendule oscillant entre regret et pardon, à cette crainte de voir que les relations les plus importantes de sa vie étaient toujours sur le point d'être rompues ou perdues, que les personnes les plus proches d'elle disparaissaient toujours. »⁷⁸

Un autre cas de relation brisée entre un enfant et ses parents est la relation de Nadine avec ses parents. Ici aussi, la distance physique a joué un rôle important. Ses parents l'ont envoyée en Amérique pour qu'elle puisse étudier pour devenir infirmière et avoir une vie

⁷⁶ Ibid, p. 36.

⁷⁷ Ibid, p. 118.

⁷⁸ Ibid, pp. 295-296.

meilleure qu'eux deux. Cependant, cette distance a entraîné les conséquences suivantes, puisqu'elle a dû leur envoyer la moitié de son salaire : « Elle avait le sentiment d'avoir inversé les rôles dans leurs rapports parents-enfant. Cependant, dans les rares occasions où c'était elle qui les appelait, chaque fois elle souhaitait être la personne gardée et non la gardienne. »⁷⁹ Et c'est à cause de cette inversion des rôles que Nadine a sentis qu'elle ne recevrait plus le réconfort ou l'assurance dont chaque enfant a parfois besoin de la part de ses parents. C'est pourquoi elle ne peut pas leur confier ce qu'elle a vécu et c'est pourquoi elle ne les appelle même pas très souvent, ce qui ne fait qu'approfondir leur aliénation.

Mais une histoire bien pire de relations brisées entre enfants et parents est celle de Michel, parce que rien d'autre n'est à l'origine de leur rupture que la dictature des Duvalier. Ces relations ont ainsi souffert d'une toute autre manière parce qu'il a perdu son père sans avoir l'occasion de le connaître et s'est donc retrouvé seul avec sa mère. Il nous raconte à quel point l'enfance sans père était difficile, mais très courante et décrit en détail les horreurs qui se sont produites en Haïti à cette époque. Comme il le dit lui-même en racontant son histoire : « J'appartenais à une génération d'enfants qui, pour la plupart, étaient sans père, même si certains de nos pères vivaient encore — en province, dans un autre pays ou de l'autre côté de la rue — sans nous avoir reconnus. Mais nombre de ces pères étaient morts dans les prisons de la dictature et d'autres nous avaient tout bonnement abandonnés pour se mettre au service du régime. »⁸⁰ C'est la dictature des Duvalier qui dirigeait le pays à l'époque à laquelle il n'y avait presque aucune échappatoire et qui est responsable d'innombrables familles brisées. Il n'est même pas en notre pouvoir d'imaginer combien d'enfants ici ont perdu leur père, ou comme dans le cas de Dany, ont perdu leurs deux parents.

Le fait que la distance joue un rôle clé dans toute relation est plus que clair. Et il n'en va pas autrement dans une autre histoire d'un mariage de jeunes gens, que le destin a divisé en sept longues années. Le jeune Eric part en Amérique, mais sa femme reste en Haïti. En étant séparés pendant si longtemps, leur relation a commencé à être brisé à partir du moment où chacun d'eux a décidé de passer ses moments de solitude en compagnie des autres amants. Cependant, ni l'un ni l'autre n'ont la moindre idée des actions de l'autre, ainsi que des dégâts causés par une si longue séparation à une si grande distance. Ils commencent à réaliser leur éloignement au moment de leur réunion. Donc, ils commencent tous les deux à se remémorer le jour de leur mariage, où ils ont tranquillement profité du pouvoir du moment. Ils tentent ainsi

⁷⁹ Ibid, p. 82.

⁸⁰ Ibid, p. 177.

de revenir à l'époque où : « Ils auraient pu poursuivre leur marche nuptiale en silence, un silence temporaire bien différent de celui qui s'était à présent emparé d'eux. »⁸¹ Maintenant, il semble que les dégâts causés ne puissent plus être réparés. L'éloignement physique qu'ils ressentent depuis des années s'étend désormais également à l'éloignement émotionnel.

Comme dernier exemple de famille brisée, on peut citer celle de Claude. Paradoxalement, même s'il a lui-même brisé sa famille en assassinant son propre père dans un accès de rage, rompant ainsi irrémédiablement la relation avec sa mère, ce n'est pas cette famille qu'il considère brisée. « [...] Ces gens-là, ils me connaissent même pas, mec. Ils ont jamais vu ma tronche avant, même pas en photo. Ils m'ont quand même recueilli, après tout ce que j'ai fait, parce que ma mère a leur a dit que j'étais de la famille. Je les regarde et je vois rien de moi, mec, que dalle, nada, mais eux, ils me regardent et ils disent il a le nez d'Utel et le front de sa grand-mère ou des conneries comme ça, » sont des mots de confession des émotions intérieures de Claude.⁸² Une famille brisée n'est pas nécessairement une famille dans laquelle l'un des membres est décédé ou dans laquelle certaines relations ont été endommagées. Cela peut simplement être celle à laquelle vous sentez que vous n'appartenez pas, que vous n'en faites pas partie.

En nous racontant l'histoire d'une personne dont les actes ont entraîné de nombreuses familles brisées, l'auteur nous révèle peu à peu que la distance entre les gens provoque les mêmes dégâts. Que même un simple sentiment de ne pas appartenir ou d'être déraciné à la famille peut détruire plus d'une famille. Ainsi, les Tontons Macoutes n'étaient pas les seuls briseurs dans cette histoire.

IV.5 Déracinement de la société

Ce thème immense est présent dans toutes les œuvres. Parfois l'auteur se concentre sur la société qui l'entoure parfois sur son pays natal en tant que tel. Mais son intention est toujours la même, retrouver ses racines, ou en d'autres termes retrouver ce qui constitue sa personnalité en tant que telle. Parce qu'elle-même a l'impression d'avoir été arrachée quelque part et maintenant, elle ne sait plus où est sa place. En plus, « [e]lle explore l'impact de la

⁸¹ Ibid, p. 68.

⁸² Ibid, p. 129.

migration sur la vie des familles, des amants et des amis en racontant la douleur, la perte et le désespoir qui en découlent. »⁸³

IV.5.1 Quête de soi dans *Adieu mon frère*

Un autre thème qui donne du poids à ce livre est le sentiment d'être déraciné de la société. Même si l'auteur n'en parle pas directement, elle nous donne de nombreuses indications sur la façon dont il perçoit la position d'une personne dans différentes sociétés de différents pays. Nous pouvons remarquer la première mention de ce sujet lorsqu'elle décrit comment son père pensait qu'il pourrait obtenir un visa pour l'Amérique. À cette époque, beaucoup de gens envisageaient de quitter le pays. Comme le dit Edwidge : « À cette époque, comme aujourd'hui, quitter le pays semblait souvent la seule solution, surtout quand on était malade comme mon oncle ou pauvre comme mon père, ou sans aucun espoir, comme eux deux. »⁸⁴ Cela fait allusion à l'époque de la dictature de François Duvalier dans laquelle elle est née, parce que les seules personnes qui étaient en sécurité étaient les partisans de Duvalier et donc de son idéologie du noirisme. Et ni sa famille ni elle n'en faisait partie. Ils n'appartenaient pas à cette communauté d'Haïtiens marqués uniquement par la violence et la souffrance.

Mais quitter son pays natal représentait un risque énorme. Quitter tout ce qu'une personne connaît et affronter le monde au-delà de la mer. D'un autre côté, rester en Haïti était également risqué. L'auteur souligne ce dilemme lorsqu'il parle de sa grand-mère Melina, qui racontait constamment aux enfants des histoires instructives. Et c'est pareil dans ce cas : « Les histoires de Granmé Melina n'avaient pas toujours une fin heureuse. Un jour, le serpent se rendit compte qu'il pouvait tuer la mère et, de la sorte, forcer la fille à sortir de la maison. Et c'est ainsi qu'il la tua en laissant la fille seule au monde. Mais la jeune fille ne quitta jamais la petite maison, préférant mourir seule, fraîche et pure, plutôt que de se risquer dehors pour affronter le serpent. »⁸⁵ Dans notre histoire, le peuple haïtien est confronté à la même décision que la jeune fille de cette histoire. Ils doivent décider s'ils doivent rester sur l'île et affronter la menace de mort, ou rassembler tout leur courage et affronter ce qui les attend dans le monde.

⁸³ Clitandre Nadège Tanita, *Haiti Re-membered: Exile, Diaspora, and Transnational Imaginings in the Writings of Edwidge Danticat and Myriam Chancy*, Berkeley, 2009, Dissertation, Graduate Division of University of California, Department of African American Studies, Directeur Abdul JanMohamed, Chair.

⁸⁴ Danticat Edwidge, *Adieu mon frère*, p. 76.

⁸⁵ Ibid, p. 95.

Même plus tard, le livre est imprégné d'un sentiment d'incertitude lié à un nouveau pays. Même lorsqu'elle était enfant, Edwidge avait des sentiments contradictoires à l'idée d'aller en Amérique, grâce aux histoires sur l'histoire d'Haïti et de l'Amérique qui étaient liées à sa famille. Elle sent qu'elle n'appartient pas seulement à ce pays, mais aussi à sa famille, pour laquelle elle est sur le point de venir. « Sur le mur derrière lui était suspendu un grand drapeau américain dont les étoiles surgissaient du carré de l'angle, avec leurs pointes qui se fondaient dans le mur. Ayant intuitivement le sentiment que c'était ce qu'il convenait de faire, nous acquiesçâmes tous les deux d'un mouvement de tête, comme si nous nous inclinions devant le drapeau contre lequel notre grand-père s'était battu, sous lequel notre mère et notre père vivaient depuis presque dix ans et que nous allions bientôt adopter. En même temps que je hochais la tête de haut en bas, je sentais que ma vieille vie me quittait soudain. Je me livrais, non pas seulement à un pays et à un drapeau, mais à une famille dont je n'avais jamais fait réellement partie, » évoque l'auteur dans son livre, le moment qui a décidé de son avenir.⁸⁶ Non seulement elle part dans un pays étranger, mais elle perçoit même cela comme un départ chez une famille étrangère. Grâce à ses parents, elle est non seulement déracinée de sa famille, mais désormais aussi de son pays, de ses gens et de tout ce qu'elle a connu jusqu'à présent. Au fil des années, elle s'habitue peu à peu à sa nouvelle famille et à son nouveau foyer. Mais quand vient le temps de visiter à nouveau Haïti, c'est précisément à cause de ce temps passé qu'elle se sent ici comme une étrangère. En même temps, c'est ici qu'elle faisait partie de tout cela, et tout cela, c'étaient ses racines. Soudain, elle se retrouve dans une situation où elle ne se sent pas partie intégrante de la société américaine et en même temps, comme si elle n'avait même pas sa place ici en Haïti. Il s'agit donc de la première visite en Haïti, au cours de laquelle elle prend pleinement conscience de son déracinement de la société haïtienne.

Elle est très consciente de ces intrusions dans son identité et voudrait réparer sa vie à l'occasion de la naissance de sa fille lorsqu'elle déclare : « J'espérais bien avoir une vie entière à vivre en continu avec elle, pensai-je, une vie pour planter certaines choses qui ont été déracinées en moi et en déraciner d'autres qui avaient été plantées. »⁸⁷ Comme si elle voulait retrouver en elle l'âme de la femme haïtienne qui lui a été enlevée lors de son arrivée en Amérique, mais en même temps l'âme américaine ne lui a pas été donnée. Mais selon son père, si peu de choses suffisaient pour s'habituer à la vie d'immigrant. Par exemple, quand « [p]endant quelque temps, chaque fois qu'il recevait des visiteurs venus de Haïti, mon père aidait à préparer ce même menu comme il l'avait fait pour nous, son festin de bienvenue,

⁸⁶ Ibid, p. 139.

⁸⁷ Ibid, p. 321.

l'appelait-il, parce qu'il tenait à ce que ses invités goûtent à quelque chose qui avait servi à lui assurer la transition vers la vie d'immigrant. »⁸⁸ L'histoire nous apprend que ce n'est pas si simple. Même si vous êtes accueilli par une famille avec le repas typique de votre pays, cela ne suffit pas si vous n'êtes pas accueilli par le pays d'exil lui-même, comme on peut le voir dans le cas de son oncle décédé dans un camp d'immigration.

Il n'est donc pas étonnant qu'elle se sente déracinée de la société. Dans son pays natal, il ne s'identifie pas à l'idéologie dictatoriale, et en même temps, il a peur du nouveau pays et de tout ce qui l'y attend en raison de l'histoire commune des pays. Grâce à son départ, elle a le sentiment de perdre sa vie d'origine, et son arrivée en Haïti des années plus tard ne fait que le confirmer. En tant qu'adulte, elle réalise seulement à quel point tout cela l'a affectée.

IV.5.2 Redécouverte de la terre natale en soi-même dans *Après la danse*

Dès le début de ce livre, il est bien clair que visiter Haïti ne consiste pas uniquement à découvrir la beauté du carnaval de Jacmel. Ce voyage avait une signification bien plus profonde qu'il n'y paraît à première vue. « Un écrivain haïtien (moi) – quelqu'un qui a quitté le pays une vingtaine d'années plus tôt, à douze ans –, qui n'a jamais connu aucun carnaval dans son propre pays ? Je l'imagine me demandant : “Qu'est-ce que cela signifie ?” pose l'auteur cette question fondamentale dès les premières pages »⁸⁹ Toutefois, la réponse n'est pas si claire. Mais presque immédiatement après, elle nous donne des indications sur ce qui se cache derrière ce voyage vers son pays natal lorsqu'elle évoque cet arbre : « On dit de ceux qui ont quitté Haïti et ne téléphone pas, n'écrivent pas ou ne reviennent pas, qu'ils ont marché sous le *sabliye*, car en plaçant les deux dernières syllabes devant la première on obtient *bliye sa*, “oublie ça”. Dans les traditions africaines, le *sabliye* est l'arbre “de l'oubli” sous lequel on faisait passer les esclaves avant de les entasser dans les bateaux négriers en partance pour le soi-disant Nouveau Monde, vers des lieux comme Jacmel. »⁹⁰ L'auteur il-même semble avoir l'impression d'être passée sous cet arbre de l'oubli en quittant Haïti. Et maintenant, le moment est venu pour elle de redécouvrir en elle les racines de sa terre natale, grâce auxquelles a poussé l'arbre de sa personnalité.

⁸⁸ Ibid, p. 326.

⁸⁹ Danticat Edwidge, *Après la danse*, Grasset, Paris, 2004, p. 13.

⁹⁰ Ibid, pp. 22-23.

Il n'est pas étonnant qu'elle soit partie à la recherche d'Haïti. Dans une section du livre, l'auteur dit : « J'avais vu en elles les symboles d'Haïti – j'ai toujours été en quête de tels symboles – exposé aux intempéries et dévalorisé, mais au tréfonds toujours robuste et vaillant. »⁹¹ Mais le véritable sens de cette recherche était de retrouver Haïti en lui-même. Trouver ses propres symboles d'Haïti après avoir été exposée à des éléments comme la dictature des Duvalier ou l'exil en Amérique. Pourtant, cela fait vingt ans qu'elle a quitté définitivement cette île, il n'est donc pas du tout facile de retrouver ces symboles en soi et ainsi restaurer l'arbre mourant de la femme haïtienne alors qu'elle vit dans un pays étranger depuis tant d'années. Elle fait allusion à cette problématique lorsqu'elle mentionne dans le livre une femme qu'elle a rencontrée en son voyage : « Quand elle a été enceinte pour la première fois, à vingt et un ans, elle est revenue en Haïti pour accoucher car elle désirait que son enfant se sente lié à son pays à elle. »⁹² Même cette femme voulait réveiller la femme Haïtienne en elle-même. Cependant, à son retour en Amérique, elle découvre que ces liens ne suffisent pas. Afin de redonner vie à son arbre, la femme haïtienne doit retrouver le plus grand symbole d'Haïti, son âme. Et elle l'a finalement trouvé lorsqu'elle dit : « Mon corps était à New York, dit-elle, mais mon âme était ici. Il fallait que je revienne pour relier les deux. »⁹³ C'est comme si nous déplaçons l'arbre vers un autre endroit, mais nous laisserions ses racines dans celui d'origine. L'un ne peut survivre sans l'autre, et c'était pareil avec cette femme.

Autre signe qu'il s'agit plutôt d'un voyage intérieur et d'une recherche d'Haïti en soi-même, nous pouvons percevoir la réaction de l'auteur lorsqu'il et ses compagnons de voyage sont étiquetés comme journalistes ou officiers par la population locale. Ses mots exacts sont : « Nous répondons avec fierté que nous sommes des Haïtiens qui essayons de mieux connaître notre pays. »⁹⁴ Comme si elle avait avant tout besoin de souligner qu'elle est bien haïtienne. Nous pouvons donc percevoir une certaine incertitude dans cette réaction, qui ne vient cependant pas d'un manque de connaissance de son pays d'origine, mais plutôt d'une incertitude dans quelle mesure on en fait encore partie, ou dans quelle mesure elle est encore Haïtienne.

Et c'est justement à cette incertitude qu'est étroitement liée une autre problématique, celle de la “diaspora” — les Haïtiens vivant à l'étranger. Nous le rencontrons lorsque l'auteur décrit le déroulement même du carnaval. Et même si cela peut paraître banal,

⁹¹ Ibid, p. 77.

⁹² Ibid, p. 108.

⁹³ Ibid.

⁹⁴ Ibid, p. 130.

c'est le contraire qui est vrai. C'est l'un des thèmes les plus importants et les plus contraignants qui apparaissent dans l'histoire. Il s'agit de la façon dont une personne issue de la diaspora est perçue, comme nous pouvons le voir dans l'exemple suivant : « Peut-être consciente du mythe gréco-romain qui présente le roi du carnaval comme un exilé rebelle venu de l'Olympe, une femme crie que le roi est en fait un *dyaspora*, un Haïtien de l'étranger, qui ne figure pas sur la liste officielle du défilé. »⁹⁵ Il est donc clair que toute personne de ce type est perçue négativement et se voit attribuer un tort à son pays. D'où la comparaison avec l'exilé rebelle du mythe gréco-romain. Et l'auteur il-même nous avoue cette offense lorsqu'elle se rend enfin au carnaval pour l'expier. « Je suis un de ces marcheurs et de ces migrants, de retour de leur purgatoire d'exil, expiant les péchés de la froideur et de l'éloignement, » sont les mots de sa confession.⁹⁶

Elle est venue ici à la recherche de ses racines et du lien avec sa terre natale, mais elle a d'abord dû découvrir à quel point elle en avait été déracinée en s'éloignant. Et c'est grâce à cette expiation que le carnaval commence soudain à lui apporter ce qu'elle est venue chercher ici, à savoir le sentiment d'appartenir quelque part tout. « Dans ce bref intervalle de temps et d'espace, le carnaval offre tous les éléments paradoxaux qui m'importent dans la vie : l'anonymat, la joie au sein d'une communauté et le sentiment d'appartenance, » continue l'auteur de raconter son voyage intérieur.⁹⁷ Pourtant, l'auteur a déjà vécu la célébration de ces valeurs à Port-au-Prince lorsqu'elle était enfant. Mais c'est le carnaval de Jacmel qui lui en a fait prendre conscience. « Ces carnivals-là étaient aussi des célébrations de la vie, de la communauté et de l'appartenance, des explosions de ravissement et de beauté dans un pays qui est censé ne pas connaître la moindre joie, » se souvient-elle.⁹⁸ Cependant, la chose la plus importante que le carnaval a apportée à l'auteur est la prise de conscience que pour trouver tout ce qu'il est venu chercher ici, elle doit d'abord jeter quelque chose. « Même si les autres avaient mis leur masque, juste le temps d'un après-midi, je m'étais permis d'ôter le mien, » elle clôt ainsi toute l'histoire et avec elle son voyage de découverte de soi-même.⁹⁹ Alors tous les autres habitants mettent des masques lorsqu'ils ont l'occasion de trouver le vrai Haïtien en eux-mêmes, mais pour que l'auteur retrouve la femme haïtienne en soi-même, c'est exactement le contraire, il faut qu'il enlève le sien.

⁹⁵ Ibid, p. 185.

⁹⁶ Ibid, p. 192.

⁹⁷ Ibid, p. 193.

⁹⁸ Ibid, p. 199.

⁹⁹ Ibid, p. 207.

Lors de son voyage en Haïti pour découvrir la beauté du carnaval de Jacmel, l'auteur est parti à la recherche de tout ce qui lui manquait. Et ce n'est que grâce au carnaval de Jacmel qu'elle a réalisé qu'elle l'avait toujours en elle, profondément caché et qu'il ne lui restait plus qu'à le laisser sortir.

IV.5.3 Diasporas en exil dans *Le briseur de rosée*

Un autre thème majeur qui lie toute l'histoire est la tentative d'échapper aux horreurs survenues en Haïti dans l'espoir d'une vie meilleure en exil aux États-Unis. Ou, en d'autres termes, se déraciner d'une société et s'intégrer dans une nouvelle. L'auteur essaye nous raconte l'histoire de diasporas qui tentent d'échapper aux cruautés du passé qu'ils ont vécus en Haïti. Ce qui n'est pas aussi simple qu'il y paraît à première vue. Parce que fuir et oublier une partie de leur passé signifierait ne plus appartenir à leur peuple et en même temps se diriger vers un pays où ils ne s'intégreront jamais complètement. La première mention de ce thème apparaît au tout début de l'histoire, lorsque Ka apprend la vérité sur le passé de son père. « J'avais toujours cru que le seul supplice enduré par mon père était d'avoir quitté son pays et de s'être installé en un lieu où tout, du climat à la langue, était si différent, un endroit où il semblait ne s'être jamais totalement adapté, auquel, de façon évidente, il n'appartenait pas, » s'adresse l'auteur à cette question à travers la voix de Ka.¹⁰⁰ Mais en réalité, il était la source de tortures et de souffrances auxquelles il tentait d'échapper comme beaucoup d'autres Haïtiens. Contrairement à eux, il essayait de fuir quelque chose que nous ne pouvons fuir, à savoir lui-même. C'est aussi la raison pour laquelle il dit ceci à sa fille : « Maintenant tu vois, Ka, pourquoi ta mère et moi, nous ne sommes jamais retournés au pays. »¹⁰¹ Il ne voulait pas retourner en Haïti, parce que cela lui rappellerait ce qu'il était avant son départ.

Il a tellement essayé d'oublier ce qu'il était, et donc il s'est installé avec sa femme dans un endroit où il espérait que personne ne le reconnaîtrait. D'un autre côté, ils devaient s'installer là où ils avaient le plus de chances de s'intégrer. Ou comme le dit l'auteur : « Ils avaient ouvert une boutique sur l'avenue Nostrand, au centre de la communauté haïtienne, parce que c'était là qu'ils avaient la meilleure chance de créer une clientèle. Et s'ils louaient les pièces de leur sous-sol à trois jeunes Haïtiens, c'est qu'ils avaient été les seuls à accepter de vivre

¹⁰⁰ Ibid, p. 45.

¹⁰¹ Ibid, p. 38.

là. »¹⁰² Le déracinement complet de son peuple et de sa société et son enracinement ultérieur dans une nouvelle société n'étaient pas tout à fait possibles.

Ce qui nous amène à sa femme, Anne, qui traverse une énorme lutte interne à propos du passé de son mari. Elle essaie de se libérer de ses griffes, mais sait en même temps qu'elle ne fera jamais pleinement partie de la communauté haïtienne dans laquelle ils vivent. Parce que ces gens ont fui ici pour fuir des gens comme son mari. Anne vit ainsi depuis de nombreuses années un énorme mensonge et éprouve un sentiment de culpabilité constant. Et elle commence à le ressentir d'autant plus lorsqu'elle voit la haine que sa fille voue à Constat, un homme qui a commis les mêmes crimes contre son peuple que son mari. Après tout, nous pouvons le voir ici : « Chaque matin et chaque soir, quand son regard errait sur l'affiche de réverbère devant son institut de beauté et le salon de coiffure de son mari, Anne devait lutter contre la forte envie de l'arracher. Elle n'éprouvait pas de sympathie pour Constant, mais même si trente-sept années séparaient le "travail" de son mari dans la prison et les crimes de Constant, elle craignait d'arriver un matin à son magasin et de trouver sur le réverbère le portrait d'un homme ressemblant à son mari à la place de celui de Constant. »¹⁰³ Elle aussi devient une femme déracinée de la société. Et c'est parce qu'elle ne veut pas être associée à l'un de ces monstres qui ont commis les abominations en Haïti, et aussi parce que sa culpabilité que l'un de ces monstres est son mari ne lui permet pas de se sentir pleinement partie intégrante de la communauté haïtienne de New York.

Puis, il y a une autre femme qui se cherche et se sent déracinée. Et ce Tonton Macoutes en est aussi responsable. Il s'agit d'une couturière de robes de mariée, Béatrice, qui s'est enfuie de lui en Amérique. Cependant, il la poursuit tout au long de sa vie, l'amenant à se déplacer constamment d'un endroit à l'autre. Mais il semble que ce ne soit que son hypothèse, et la seule chose qui la poursuit est le terrible passé qu'elle a vécu en Haïti et dont elle tente d'échapper. C'était comme si elle laissait une partie d'elle-même dans son pays natal avec les souffrances qu'elle y avait vécues. Et à chaque mouvement ultérieur, elle paraissait diminuer de plus en plus. Et maintenant, elle essaie de se retrouver pour pouvoir enfin s'installer définitivement. « Peut-être était-ce une personne sur deux parmi nous, un homme ou une femme sur deux, chassant les ombres à la recherche de fragments d'eux-mêmes perdus depuis longtemps par la faute d'un autre, » nous confirme l'auteur dans ces pensées.¹⁰⁴

¹⁰² Ibid, p. 99.

¹⁰³ Ibid, pp. 102-103.

¹⁰⁴ Ibid, pp. 171-172.

Un cas légèrement différent de femme déracinée apparaît également dans l'histoire. Et le genre de personne qui a été expulsée d'Haïti et qui se demande maintenant ce qui va advenir de sa vie. Un exemple précis est Freda, qui a été contrainte de partir parce qu'elle refusait de chanter au Palais national. Puis, lorsqu'une autre femme lui pose une question sur sa vie, elle répond : « Je ne fais rien, ai-je envie de dire. Pas encore. J'ai été expulsée de mon pays. Voilà pourquoi, à vingt-deux ans, je me retrouve dans cette classe. »¹⁰⁵ De sa réponse, nous pouvons ressentir une sorte d'insécurité et en même temps un désir d'appartenance quelque part. Mais le sentiment qui prévaut pour elle désormais est celui d'être déracinée de sa société. Et même si elle voulait retourner en Haïti et participer à tout ce qui concerne son peuple, elle n'a plus cette option. Encore une fois, nous voyons que renoncer à une partie du passé, c'est renoncer au statut de femme haïtienne. Et, semble-t-il, cela implique également l'accès à Haïti : « “Est-ce que ce n'est pas ahurissant ? dit Rézia. Jackie Kennedy peut aller en Haïti à tout moment, quand elle veut, mais pas nous.” »¹⁰⁶

Il paraît qu'il ne soit pas possible de fuir seulement une partie du passé, parce que faire partie d'un peuple signifie faire partie à la fois du bien et du mal. Et si quelqu'un essaie de fuir uniquement le mal et de s'intégrer dans une nouvelle société, en n'emportant que le bien avec lui, il n'y parviendra jamais complètement, parce que le mal le hantera toute sa vie. Mais en même temps, il lui est interdit de retourner définitivement dans son pays natal. Il se retrouve ainsi dans une situation du déracinement complet, dont il n'existe aucun moyen de revenir.

¹⁰⁵ Ibid, p. 209.

¹⁰⁶ Ibid, p. 224.

Conclusion

L'objectif de ce mémoire consistait à analyser les motifs du déracinement et de la solitude et comment ils se manifestent dans les œuvres individuelles *Adieu mon frère*, *Après la danse* et *Le briseur de rosée* de l'écrivaine haïtienne Edwidge Danticat, qui situe ses œuvres principalement dans l'environnement d'Haïti, son pays natal.

Dans la première partie, nous avons découvert que l'exil a eu un impact considérable sur l'œuvre de l'auteur. C'est grâce à son exil qu'elle a trouvé la force d'écrire sur les horreurs qui se produisaient en Haïti. Ces horreurs, comme la mort omniprésente, l'ont amenée à tenter de s'éloigner le plus possible de son pays natal, c'est pourquoi elle écrit ses œuvres en anglais et non dans sa langue maternelle. Elle n'a jamais réussi à s'en échapper et à s'intégrer pleinement dans la nouvelle société malgré tous ses efforts, c'est pourquoi elle se considère toujours comme une artiste immigrante. Ensuite, nous avons trouvé et nommé les sources du sentiment du déracinement et de solitude.

Dans la partie suivante, nous avons abordé Edwidge Danticat et sa vie, ainsi que ses relations familiales qui ont été au cœur de la création de ces œuvres. Nous avons découvert que le déracinement était présent dans sa vie depuis la petite enfance, parce que la question de son départ était constamment en suspens. Son enfance était vraiment difficile et elle était affectée par le fait de grandir sans ses parents pendant plusieurs années. Par ailleurs, nous avons révélé combien il lui était difficile de quitter son pays natal et son oncle, qui était pour elle comme un deuxième père, et de s'intégrer dans un nouveau pays, mais surtout dans sa famille, dont elle avait le sentiment de ne plus faire partie. Nous déclarons que derrière la naissance de son œuvre se trouve Edwidge, une petite fille qui avait envie de raconter des histoires, tout comme sa grand-mère Melina.

Ensuite, nous avons également étudié la réalité de la vie en Haïti à l'époque où l'auteur vivait ici. Nous avons introduit et caractérisé la situation politique, sociale et économique. Nous sommes arrivés à la conclusion que la dictature de François Duvalier puis de son fils a conduit le pays dans un état déplorable. Ils ne se préoccupaient que de leur propre bien-être et de leur domination absolue. Les horreurs qu'ils aient perpétrées sur la population et sur leur pays n'ont conduit qu'à la destruction, à la souffrance et à la mort. Tous ceux qui le pouvaient ont fui le pays, parce que les conditions de vie ici sont définies par des mots comme famine, pauvreté et mort.

La dernière partie est consacrée aux histoires des trois œuvres elles-mêmes, à savoir *Adieu mon frère*, *Après la danse* et *Le briseur de rosée*. Après l'analyse présentée de ces trois histoires, nous sommes arrivés à la conclusion que toutes trois traitent du thème du déracinement et de la solitude. Chacun d'eux représente de manière différente le motif de la femme déracinée. Nous avons découvert que dans la première œuvre, cela se manifeste par la séparation d'avec ses parents et la double éducation, ainsi que par le fait de trouver une place à laquelle elle appartient. Dans la deuxième œuvre, il s'agit de l'effort pour retrouver ses racines et échapper au sentiment de non-appartenance. Et dans la troisième œuvre, ce sont les relations familiales brisées et la tentative d'échapper à quelque chose qui fait partie de nous-mêmes. Nous concluons que tout cela conduit à des sentiments du déracinement et de solitude, et que le principal créateur de ces sentiments est la situation en Haïti et celui qui l'a entraînée dans cette situation, c'est-à-dire nul autre que Papa Doc lui-même.

L'étape suivante de cette étude sur ce motif pourrait être de découvrir pourquoi un enracinement complet n'est pas possible en termes de racisme. Enfin, il serait également intéressant de s'explorer plus en profondeur la question de l'identité biculturelle et de la diaspora.

Résumé

Tato diplomová práce se zabývá motivy vykořenění a samoty v dílech *Adieu mon frère*, *Après la danse* a *Le briseur de rosée* od autorky Edwidge Danticat. V první části přináší otázku exilu a jeho vlivu na autorčinu tvorbu. Dále pak také témata vykořenění a samoty a co je jejich příčinou. V následující části je představena autorka Edwidge Danticat, sledujeme zde její život a zasazujeme jej do kontextu její doby. Následně se práce zaměřuje na realitu života v té době na Haiti. Odhalujeme zde politickou, sociální a ekonomickou situaci země společně s životními podmínkami. Na závěr se práce věnuje samotným dílům *Adieu mon frère*, *Après la danse* a *Le briseur de rosée*. Analyzovali jsme zde motivy vykořenění a samoty a určili jsme, čím se v jednotlivých dílech projevují.

Bibliographie

- ABBOTT, Elizabeth, *Haiti: A Shattered Nation*, Overlook Duckworth, New York 2011.
- ADISA, Opal Palmer, « *Up Close and Personal: Edwidge Danticat on Haitian Identity and the Writer's Life* », In *African American Review*, 2009, Vol. 43, n° 2/3, pp. 345-355.
- BESSIÈRE, Jean, KARÁTSON, André, *Déracinement et littérature*, Université de Lille III, Lille, 1982.
- BOURQUE, Dominique, HOGIKYAN Nellie, *Femmes et exils : formes et figures*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2010.
- CAMPBELL, Elaine, *The Whistling Bird: Women Writers of the Caribbean*, Reinner Publisher, Lynne, 1998.
- CANAT, René, *Une forme du mal du siècle. Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassien*, Slatkine Reprints, Genève, 1967.
- CLITANDRE, Nadège Tanita, *Haiti Re-membered: Exile, Diaspora, and Transnational Imaginings in the Writings of Edwidge Danticat and Myriam Chancy*, Berkeley, 2009, Dissertation, Graduate Division of University of California, Department of African American Studies, Directeur Abdul JanMohamed, Chair.
- DANTICAT, Edwidge, *Adieu mon frère*, Grasset, Paris, 2008.
- DANTICAT, Edwidge, *Après la danse*, Grasset, Paris, 2004.
- DANTICAT, Edwidge, *Créer Dangereusement*, Grasset, Paris, 2012.
- DANTICAT, Edwidge, *Le briseur de rosée*, Grasset, Paris, 2005.
- DUBOIS, Laurent, GLOVER Kaiama L., MÉNARD Nadève, POLYNÉ Millery, and VERNA Chantalle F., *The Haiti Reader: history, culture, politics*, Duke University Press, Durham, 2020.
- FILAN, Kenaz, *The Haitian Vodou Handbook: Protocols for Riding with the Lwa*, Destiny Books, Rochester, 2007.
- FLEISCHMANN, Ulrich, *Écrivain et société en Haïti*, Centre de recherches caraïbes, Montréal, 1976.

REBOLLEDO, Cécile, *L'Écriture féminine du déracinement dans le roman français contemporain*, Colorado, 2017. Mémoire de licence, Faculty of the Graduate School of the University of Colorado, Department of French and Italian studies, Directeur Warren Motte.

ROUPERT, Catherine Eve, *Histoire d'Haïti la première république noire du Nouveau Monde*, Perrin, Paris, 2011.

Sitographie

BELLOT, Gabrielle, *On Dantecat, Camus, and the Art of Exile*, In : *Literary hub* [en ligne], © LITHUB, 30.1 2019, [page consultée en 2024].

Disponible sur : <https://lithub.com/on-dantecat-camus-and-the-art-of-exile/>.

Déracinement, In : *La langue Française* [en ligne], La langue française © 2024, 18.2 2024, [page consultée en 2024].

Disponible sur : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/deracinement>

ILE EN ÎLE, *Edwidge Dantecat. 5 Questions pour Île en île*, In : YouTube [en ligne], 8.6. 2013, [page consultée en 2024].

Disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=Lc-2-kGRZwo&t=908s>

Annotation

Nom de l'auteur : Šárka Netesalová

Nom du département et de la faculté : Département des études romanes, Faculté des Arts

Titre du travail : *Le motif du déracinement et de la solitude dans l'univers d'Edwidge Danticat*

Directeur de recherche : Doc. PhDr. Marie Voždová, Ph.D.

Nombre de signes : 114 280

Nombre de titres : 16

Nombre d'annexes : 0

Mots-clés : femme déracinée, Haïti, déracinement, solitude, pays natal, famille, *Adieu mon frère*, *Après la danse*, *Le briseur de rosée*

Annotation : L'objet du présent travail est d'analyser les motifs du déracinement et de la solitude dans les œuvres d'Edwidge Danticat. Le mémoire est divisé en plusieurs parties dans lesquelles il aborde progressivement les thèmes du déracinement et de la solitude, suivi de la vie de l'auteur dans le contexte de son époque. La partie suivante traite de la réalité de la vie en Haïti. Et enfin il vient l'analyse des œuvres *Adieu mon frère*, *Après la danse*, et *Le briseur de rosée*.

Abstract

Name of the author: Šárka Netesalová

Name of the department and the faculty: Department of Romance Languages, Faculty of Arts

Name of the thesis: *The motive of exclusion and solitude in the work of Edwidge Danticat*

Supervisor of the thesis: Doc. PhDr. Marie Voždová, Ph.D.

Number of signs: 114 280

Number of literary titles used: 16

Number of supplements: 0

Keywords: excluded woman, Haiti, exclusion, solitude, native country, family, *Brother, I'm Dying, After the dance, The Dew breaker*

Abstract: The purpose of this master thesis is to analyze the motive of exclusion and solitude in the works of Edwidge Danticat. The thesis is divided into several parts, in which it gradually addresses the themes of exclusion and solitude, followed by the author's life in the context of her time. The next part deals with the reality of life in Haiti. And finally, there comes the analysis of the works *Brother, I'm Dying, After the Dance*, and *The Dew Breaker*.